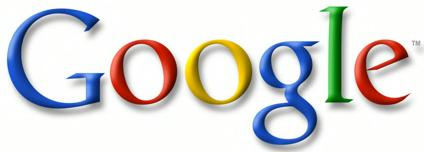
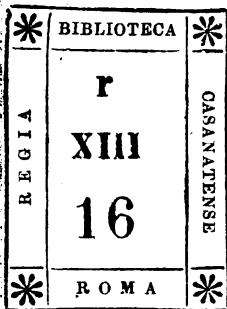





BIBLIOTECA
REGIA
r
XIII
16
CASANATENSE
ROMA

Aesopus; Les fables ... mises en Ryme françoise ...

A Lyon, Par Jean de Tournes, et Guillaume Gazeau, 1549.



A treshaut & trespuissant Prince, Monseigneur Henry, Daulphin de Viennois, Duc de Bretaigne, & premier enfant de France, Gilles Corrozet, son humble seruiteur, Salut.



Es grans Seigneurs riches & opulens,
Pour se monstrer puissans & excellens,
Les forts Chasteaux & Palais edifient:
Et à bastir telz lieux se glorifient,
Pour la grandeur, pour la force, & matiere,
Pour la hauteur, & la cloture entiere
Des bastimens, dont font construction,
Ou il n'y ha rien d'imperfection.

Mais ceux qui sont moindres & mecaniques,
P[illegible]s de biens, laboureurs & rustiques,

 For-

Seulement petites maisonnettes,
Gueritions, Cabanes, & Logettes,
De poure estoffe, & petite duree,
Selon qu'ilz ont leur force mesuree.

Ainsi est il, ô Prince trespuissant,
Royale fleur du beau Liz florissant,
Que ceux qui sont abondans en sauoir,
Pour le iourd'huy nous font entendre & voir
Leurs bastimens accomplis & parfaits:
Qui sont les ditz & escrits par eux faits,
Tant bien disans, en termes si exquis,
Qu'à la matiere & subiect est requis.

Pour le present le Royaume de France,
De telles gens n'ha faute ne souffrance:
Et se peult bien sur tous donner le prys,
Qu'il ha en soy la fleur des bons esprits:
Qu'en toute langue homme sauant s'y treuue,
Dont n'est besoin faire plus grande preuue.

Outre ceux là qui font si beaux ouurages,
Moindres y ha en sauoir & langages,
Qui toutesfois par bon zele & vouloir,
Taschent de loin à se faire valoir:
En bastissant selon leur fantasie,
Petis traitez de basse poësie,
Qui ne sont pas du tout à reietter.

Car

Car on s'y peult maintesfois delecter,
Autant qu'aux grans,& le bien & prouffit,
Qui en prouient aux bien vueillans ... it.

Or ay'ie fait (Prince tresmagnanime)
Ce bastiment d'assez petite estime,
En quoy faisant,pour mon auancement
I'ay prins d'autruy la pierre & le ciment:
Ce sont Recitz,Apologues & Fables,
Pleines de sens,subtiles,delectables,
Dont ha vsé Esope Phrygien,
Fabulateur & Poëte ancien:
Et par cela il adresse les mœurs,
A composer hommes prudens & meurs:
A enseigner ce qui estoit de faire
Pour viure bien,& fuyr le contraire:
Puis quand i'ay eu la matiere propice,
I'en ay basti ce petit edifice.

Cecy n'est pas vn ouurage doré,
Digne qu'il soit de personne honoré,
Pour estre mis au nombre des autheurs
Dignes de nom,Poëtes,Orateurs:
Et toutesfois i'ay prins la hardiesse
D'en faire don,& offre à ta noblesse:
En m'asseurant que ta grandeur tant haute,
Ne prendra garde à moy,ny à ma faute,
Ny au liuret,qui n'ha la qualité

A[illegible] est [illegible] offert à ton authorité:
[illegible] ainsi que tu n'as en desdain
[illegible] Lieure ausi bien comme au Dain,
Et que tu prens agreable souuent
Maison champestre, à la pluye & au vent.
I'ay cest espoir qu'vn iour deuant ta face,
Ce liure mien trouuera quelque grace:
Non pour la langue, ou pour le translateur,
Mais pour le sens, & pour son propre autheur,
Qui l'ha escrit en Grec premierement:
Et par lequel il ha ioyeusement
Loué vertu, blasmé faits deshonnestes,
Introduisant oyseaux, poissons & bestes,
Pour reformer les hommes mal viuans,
D'iniquité les traces ensuyuans:
Et leur donner vne reigle de viure,
Non pour peché, mais pour la raison suyure.

C'est le premier qui du temps tres antique
Ha inuenté tel style poëtique,
Duquel aussi des sages les plus vieux,
Ont ensuyui les dits tant precieux:
Mesmes Platon le diuin ha escrit,
Que Socrates pres de rendre l'esprit,
Pour son vieil aage, escriuoit en beaux vers
Ses dits moraux & ses contes diuers:
Et apres luy plusieurs autres n'ont eu
Honte d'auoir ainsi peint la vertu,

Et

Et le peché, à fin qu'experience
Aydast à l'homme à trouuer sapience.

Voyla que c'est, & dont seray ioyeux,
S'il peult venir vn iour deuant tes yeux.
Dieu qui les Roys fait sur tous dominer,
Te doint ce bien d'heureusement regner
A l'aduenir, comme maistre & seigneur,
A ton salut, à sa gloire & honneur.

PLVS QVE MOINS.



Phillacher

A



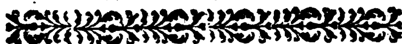
L'ignorant.



Comme le Coq ne va querant
La Pierre precieuse & belle,
Ainsi ne cherche l'ignorant
La science spirituelle.

Du Coq & de la Pierre precieuse. Fable premiere.

VN Coq cherchant sa viande & pasture
Sur vn fumier,en fange & pourriture,
Gratant des piedz, vne pierre trouua
De tresgrand prys : il la laisse & s'en va,
En luy disant,hà pierre precieuse
Qui tant es belle & bonne & gracieuse,
C'est grād dōmage & pour toy grād malheur
Qu'homme sauant qui congnoit ta valeur
Ne t'ha trouuee en ce lieu ord & vague,
Il en feroit quelque tresriche bague.
Mais moy qui t'ay en ce fumier trouuee,
Par moy n'est point ta bonté esprouuee.
Ie ne te veux,de toy ie n'ay que faire,
C'est pour celuy qui en ha plus affaire,
Et pour son fait te souhaite & desire:
A si grand bien & si haut ie n'aspire.
Ainsi le fol,par son insipience,
N'ha cure & soin de la bonne science:
Il ne veult point aux lettres proufiter:
Tant seulement il se veult arrester
Aux biens mondains,pleins de corruption,
Aux folz plaisirs remplis d'infection.
Il se complaist à faire demeurance
Es lieux fangeux,tenebres d'ignorance:
Ainsi est il à ce Coq bien semblable
A qui ne chaut de la pierre vallable:
Car par la pierre est science entendue,
Parmy les biens de ce monde estendue.



Le Mauuais cherche occasion de faire mal à l'Innocent.



On dit en vulgaire langage,
Qui veult faire mal à son chien,
Presuposé qu'il n'en soit rien,
Toutesfois dit qu'il ha la rage.

Du Loup & de l'Agneau.
Fable II.

VN Loup tout gris, fin & malicieux,
Et vn Agneau tout simple & debõnaire,
Dens vn ruisseau plaisant & gracieux
Beuuoient tous deux selon leur ordinaire:
L'Agneau à val, & le vieux Loup à mont,
Qui en fureur prouoqué & semond
Dit à l'Agneau: Pourquoy trouble tu tant
Ce beau ruisseau ou me viens esbatant?
L'Agneau respond non pas à la volee,
Certes seigneur ie n'ay point l'eau troublee,
Ie suis dessouz & au dessus vous estes.
Ton pere vn iour me feit telles molestes,
Ce dit le Loup, & pour luy tu mourras:
Riens n'y vaudront prieres ny requestes,
A ce ruisseau iamais tu ne boiras.
Lors l'estrangla nonobstant sa deffense.
Là n'eust pouuoir iuste allogation.
Ainsi les grans, sans qu'on leur face offence,
Font aux petis iniuste oppresion.
Par quelque dol, ou cauillation,
Par haut parler, par force ou par richesse
L'homme malin l'innocent tue & blesse,
En telle ardeur de couuoitise il entre
Que de ses biens se nourrit & engresse,
Et de son sang se repaist à plein ventre.



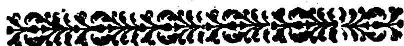
Qui pense mal, mal luy aduient.



Souuent reçoit punition
Celuy qui fait deception:
Qui contre autruy quelque mal pense,
Il en reçoit la recompense.

Du Rat & de La Grenouille. Fable III.

CEluy qui tasche à deceuoir
Son prochain par quelque finesse,
Le mal qu'il vouloit conceuoir
Tombe sur luy & si le blesse:
Quiconques son prochain oppresse,
Et luy veult estre desloyal,
Son peché contre luy s'adresse,
Pour mal qu'il pense, luy vient mal.
Ainsi qu'à la Grenouille aduint
Qui ne faisoit que mal penser,
Vn Rat deuers elle s'en vint
Pour sur son corps la mer passer:
Tous deux se vont en mer lancer,
Et la Grenouille en leaue plus forte
Voulut leurs deux piedz enlasser,
Et sur son doz ainsi le porte.
La Grenouille fallacieuse
Voulut le Rat en mer plonger,
Et tant feit la malicieuse
Qu'es vndes le feit submerger,
Sur elle tomba le danger,
Car vne Escoufle en diligence
La vint deschirer & menger
Par droite & bien iuste vengeance.



Ne conuoiter choſes incertaines.



Si tu t'arreſtes à vne ombre,
Delaiſſant la choſe certaine,
Ton eſperance ſera vaine,
Et en ſouffriras grief encombre.

Du Chien & de la piece de chair. Fable IIII.

VN Chien portoit vne piece de chair
Dedens sa gueule,& se print à marcher
Sur vne planche en passant la riuiere:
Et le Soleil par sa clere lumiere,
Faisoit de luy & de la chair aussi,
Vn ombre en l'eau'. Or aduint il ainsi
Qu'il passoit l'eau',icelle ombre aduisa,
Laquelle alors plus que la chair prisa,
Car il la laisse & à l'ombre se prend:
Mais il n'aduient ce que fol entreprend:
Rien il ne treuue,& deceu se voit estre:
Donc à l'abboy il donna à congnoistre
Qu'il eslut mal.ha poure miserable,
Ce crioit il,ton chois n'est pas valable,
Tant as esté de tout bon sens lointain,
Que l'incertain as prins pour le certain.
Nous cögnoissons donques par celuy Chiẽ,
Laissant le bien & s'arrestant à rien,
Que nous deuons si sagement choisir,
Qu'au chois n'ayons ne mal ne desplaisir:
Car nous voyons que ceux là qui s'arrestent
Aux biens d'autruy, & sans fin les conuoitent,
Ce temps pendant perdent le leur entier,
C'est le loyer d'vn qui fait tel mestier.



N'auoir affaire auec plus grand que soy.



Auec vn grand ne t'associe,
De le hanter ne te soucie.
Si tu veux croire bon conseil,
Ne te mets qu'auec ton pareil.

Du Lyō de la Brebis & autres bestes. Fable V.

LE fort Lyon prince des autres bestes,
Par les forestz alloit faire ses questes:
La lourde Vache & la Brebis estoient
Auecques luy,& ensemble questoient.
Lors ont trouué vn Cerf grand & cornu,
Et de si pres l'ont chassé & tenu,
Qu'ilz l'ont occis.Quand ce vint à partir
La venaison,ie vous veux aduertir
(Dit le Lyon)qu'à moy qui suis seigneur,
La part premiere(à cause de l'honneur)
Doit estre à moy : Et la seconde,pour ce
Que plus que vous i'ay fait treslongue course,
La tierce aussi,pource qu'en mon effort
Par dessus vous ie suis beaucoup plus fort:
Qui pour la quarte apres s'esforcera,
Incontinent mon ennemy sera.
Tout est à moy que chacun se pourchasse,
Sans rien pretendre à la presente chasse.
  Par telz moyens & allegations
Les puissans font maintes exactions
Sur les petis,& par dol & malice
Leur ostent tout,contre droit & iustice.
  Rare est la foy voire des plus puissans,
Vers les petis qui sont obeïssans.
  Si tu vis donc auec plus grand que toy,
C'est vn grand bien s'il te garde sa foy.



Le bien perdu fait à l'ingrat.



Il n'est rien plus mal employé,
Que de faire à lingrat du bien:
Quiconques l'aura essayé,
Vne autrefois s'en garde bien.

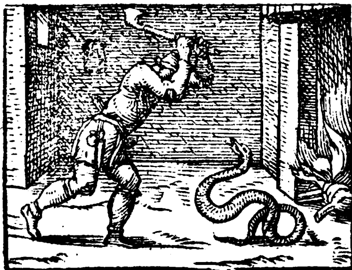
Du Loup & de la Grue. Fable VI.

VN meschant Loup la Brebis deuora:
Mais en mengeant il se trouua faché,
Dens le gosier vn os luy demoura:
Lors ne cessa tant qu'il fust arraché:
Pour se guerir alla remede querre,
Vers les oyseaux & bestes de la terre.
Guery ne l'ont, disans que son tourment
Estoit loyer bien digne d'vn gourmand.
Quiconques fait à autruy quelque outrage
Contre raison, iustice & equité,
Il luy suruient tousiours perte & dommage.
Deceu se void qui fait iniquité.

A vne Grue il feit grande promesse
De quelque don, s'elle luy peult oster:
Lors son long col dedens sa gueule adresse,
Emporte l'os sans plus le tourmenter,
Et cela fait demande son salaire:
Mais le faux Loup qui ne veult satisfaire
Luy dit, va t'en, & si me remercie,
Car s'il m'eust pleu ie t'eusse osté la vie,
Tandis qu'estoit ton long col estendu
En mon gosier: Lors va dire la Grue,
Le bien qu'on fait à lingrat est perdu,
Car pour bonté mauuaistie est rendue.



Ne rendre mal pour bien.



Ne ſais ainſi que la Couleuure,
Ne rens le mal pour le bien ſait:
Si on te ſait quelque bon œuure,
Il doit eſtre auſsi ſatisſait.

Du Rustique & de la Couleuure. Fable VII.

VN Laboureur & champestre rustique,
En temps d'hyuer dessus la neige froide
Trouua gisante en vne voye oblique,
Vne Couleuure à demy morte & roide:
Lors sa pitié il luy manifesta:
Pour la chauffer en l'hostel la porta:
Mais aussi tost que la chaleur sentit,
Par la maison elle se transporta,
Et par siffler tout le lieu infecta,
Si mallement qu'elle l'empuantit.

Le Laboureur empongne vne coignee,
Et court apres la Couleuure tortue,
En la tensant l'ha frappee & coignee:
Mais peu s'en faut que ne le blesse ou tue:
Est ce (dit il) la mercy & la grace
Que i'ay de toy? Prens tu bien telle audace
De me tuer, & ie t'ay donné vie?
O le grand mal! quand on tue ou menasse
Celuy, lequel tout son bien luy pourchasse,
Cela procede & vient d'ingrate enuie.



Ne faire chose indigne de soy.



L'homme sot plein d'outrage,
Au grand veult faire honte:
Mais vertueux courage,
De tel sol ne tient conte.

Du Sanglier & de l'Asne. Fable VIII.

VN Asne lourd de mauuaise nature,
Vn Porc Sanglier moquoit & desprisoit:
Pour l'irriter luy faisoit mainte iniure:
Et le Sanglier grauement luy disoit,
O paresseux, contre toy ne m'indigne,
Tu es pourtant de grieue peine digne,
Pour ton mal fait & ta temerité:
Et toutesfois que ie n'ay merité,
Aucune honte ou laide moquerie,
Tu es asseur de ma seuerité,
Pour ta paresse & grosse lourderie.

Ainsi est il, que quand nous oyons dire
Choses qui sont trop indignes de nous,
Combien que soient par moquerie ou ire,
Il ne nous faut en prendre aucun courroux:
Nous ne deuons dire ou faire aucuns signes,
Qui soient de nous estranges & indignes.
Ne faisons point deshonneur à nous mesmes,
Par faits ou dits, par passions extremes:
Le deshonneur tombe sur le moqueur,
Qui y adiouste iniures & blasphemes:
Mais le prudent demeure le vainqueur.



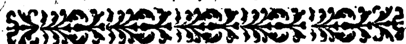
En poureté ſeureté.



Voluntiers la richeſſe,
Porte auec ſoy triſteſſe:
Mais ſeure poureté,
Porte ioyeuſeté.

Des deux Ratz. Fable IX.

VN Rat de ville eut volunté d'aller
S'esbatre aux champs pour vn peu prendre l'aer,
Vn Rat des champs trouua dens vne plaine
Qui le semond,& puis chez soy le meine,
Et luy donna de si peu qu'il auoit
Petit banquet,comme faire sauoit.
Le Rat de ville en voyant l'ordonnance,
Poureté blasme,& loue labondance:
Et pour monstrer son bien & son estat,
Dedens la ville il amena ce Rat.
Quand ilz sont là,le riche Rat ordonne
Vn beau banquet,& pour manger luy donne
Pain,lard,& chair:mais ce pendant suruint
Dens le celier,vn bouteiller qui vint
Tirer du vin lors s'allerent cacher,
En laissant là leur viande & leur chair
En grande peur:Puis lhomme retourna.
Le Rat de ville apres ne seiourna:
Mais de menger à l'autre feit enuie.
Dit l'inuité,Ma sobre & poure vie
Est bien plus seure & stable que la tienne,
Combien que bons repas elle contienne:
Ce que ie menge icy me semble fiel,
Poures morceaux aux chãps me semblẽt miel.
Sobre repas en seureté(sans feinte)
Vaut beaucoup mieux que grand banquet en crainte.



Ne croire faux conseil.



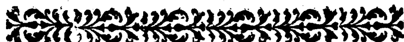
Qui pour son proufit seulement
Conseille autruy, il n'est à croire:
Et qui le croit, finalement
Se trompe, & dechet de sa gloire.

De l'Aigle & de la Corneille. Fable X.

VN Aigle auoit prinse vne huystre à l'escale
Et ne pouuoit ne rompre ne casser
Par son effort,mais la Corneille male
Qui à tromper ne faisoit que penser,
Dit:Si tu veux ton escaille froisser,
Vole bien haut,laisse la cheoir en terre,
Il ne faudra iamais recommencer,
Car en tombant rompra sur ceste pierre.

Fut dit,fut fait,l'Aigle prend sa volee
Tout au plus haut,puis laisse en terre basse
L'huystre tomber,si viste est deualee
Contre le roch,qu'en deux elle se casse:
Mais la Corneille incontinent amasse
L'huystre qui est dehors de sa coquille,
Parquoy de dueil quasi l'Aigle trespasse,
En menassant la Corneille subtile.

Il ne faut pas croire si de leger.
N'adiouter foy à tout conseil qu'on donne.
Si par conseil tu veux ton fait renger,
Auant que faire aduise la personne
Qui te conseille,& de ton cas ordonne:
Car maintenant chacun conseille autruy
Si feintement,que qui s'y abandonne,
Voit son dommage en fin tomber sur luy.



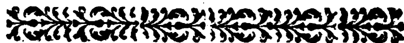
Ne croire la louenge des flateurs.



Flateurs ſont touſiours bien venus
Vers ceux qui ayment leur louenge:
Mais quand la fortune ſe change,
Ilz ſont pour ennemys tenus.

Du Renard & du Corbeau. Fable XI.

VN noir Corbeau dessus vn arbre estoit,
Et en son bec vn fromage portoit
Qu'il auoit pris:vn Renard d'auenture
Passoit par là,qui cherchoit sa pasture,
Et en voyant le Corbeau & sa proye
La couuoita,puis s'arreste en la voye,
Et en louant feintement le Corbeau
Dit,mon amy,que ton plumage est beau.
I'apperçoy bien à ceste heure que non
Est vray le bruit & le commun renom,
Car chacun dit que noir est ton plumage,
Mais il est blanc,voire blanc d'auantage
Que neige n'est,ne le laict,ne les Cignes.
I'en recongnois bien maintenant les signes,
Sy donc auec tes plumes tu auois
Le chant plaisant,& delectable voix,
Certes amy ie te iure ma foy,
Que tu serois sur tous oyseaux le Roy.
Lors le Corbeau esmu de gloire vaine
Ouure le bec,& de chanter prend peine,
Et le fromage alors chet promptement:
Renard le prend,& fuit soudainement.
Le Corbeau crie,en se voyant deceu,
Ie suis trompé,je l'ay bien apperçeu,
Et congnois bien qu'on ne doit iamais croire
A vn flateur qui donne vaine gloire.



Acquisition d'Amys.



Il fait bon en ieunesse
Acquerre des amys:
Car quand vient la vieillesse,
En despris on est mis.

Du Lyon, du Porc, du Taureau & de l'Asne. Fable XII.

VN Lyon, en ieunesse estoit tant furieux
Qu'il feit maints ennemys: mais quand il deuint vieux
La peine il en receut, car la loy Talion
En la vieillesse cheut sur le poure Lyon.
Vn Sanglier de sa dent luy desfira sa peau,
De ses cornes aussi le frappa le Taureau,
Et l'Asne desirant le renom effacer
De ce poure Lyon, le venoit offencer
En le frappant des pieds, & luy disant iniure.
Et le vieillard Lyon en ceste peine dure
Disoit en gemissant, tout mon tẽps est perdu,
Car le mal que i'ay fait m'est maintenant rẽdu.
Ceux là à q i'ay nuy quãd i'estois ieune et fort
Me nuysent maintenant, & desirent ma mort.
Ceux à q i'ay aydé pourchassent mõ dõmage.
Las i'ay esté bien fol quãd ainsi en ieune aage
I'ay fait des ennemys: Plus fol ie fus encores
D'auoir fait faux amys qui me destruisent ores.
Cela me monstre bien, & si est en vsage,
Que quãd Fortune tourne à autruy son visage,
Ceux qu'il ha offencez s'en vẽgent bien apres,
Et ses amys aussi ne s'en tiennent plus pres.
Ses amys ne sont pas, mais amys de sa table,
Amys de sa fortune alors qu'est fauorable.
Autres amys faut faire au tẽps quõ le peult biẽ,
Amys de tous les tẽps qui ne veullẽt que bien.



Faire ce qui eſt decent à ſoy.



Qui s'entremet de faire quelque choſe,
En quoy il n'ha geſte ne bonne grace,
Au rebours viẽt de tout ce qu'il propoſe
Et s'apperçoit deceu de ſon audace.

De l'Asne & du petit Chien. Fable XIII.

VN petit Chien à son maistre faisoit
Mil' passetemps, gayetez & caresses.
Il le flatoit, le leschoit & baisoit,
Sautoit, dansoit, faisoit ses gentillesses.
L'Asne voyant ces ioyes & liesses,
Et comme estoit celuy Chien bien traité,
Se complaingnant de ses grandes paresses
Dit, ie seray autre que n'ay esté.

Car i'apperçoy, & voy que pour flater,
Le petit Chien est tousiours bien venu,
Deuant mon maistre il ne fait que sauter,
Iapper, danser, dont il est cher tenu:
Et moy ie suis souz le fais detenu,
Tousiours batu en la ville & aux champs.
Tant de fardeaux mon doz ha soustenu,
Que ie me tiens du nombre des meschans.

Adonc vn iour que son maistre arriua
En son hostel, l'Asne pour luy complaire,
Sur ses deux piedz tout debout se leua,
Et commença à sauter & à braire.
Lors le seigneur le voyant ainsi faire,
Commande & dit qu'il soit tresbien froté.
Le labeur donc ou nature est contraire,
Se treuue vain, & n'est à rien conté.



Les grans ont affaire des moindres.



Si tu es grand, garde toy bien
De faire au petit desplaisir:
Pource que tu ne sçais combien
Il te peult faire de plaisir.

Du Lyon & du Rat. Fable XIIII.

VN Lyon laz se reposoit en l'ombre
Dessus vn pré : derriere luy estoient
Rats & souriz, voire en assez grand nombre.
Qui entour luy couroient & s'esbatoient.
Lors le Lyon attaingnit de sa pate
Vn poure Rat, qui le prie & le flate
Pour eschaper : le Lyon pardonneur,
Voyant n'auoir à sa mort grand honneur,
Le laisse aller en pleine liberté.
O quel grand bien ! & quel don d'excellence!
De voir pitié, courtoisie & clemence
Aux cœurs des grans, & rendre leur clarté.

Vn plaisir fait ne fut iamais perdu.
Le Lyon fut dedens les liens pris,
Là heurle & brait : le Rat s'y est rendu,
Qui de l'oster d'illec ha entrepris.
Il vient aux laqs, & prend si bon courage
Qu'il ronge aux dents la corde & le cordage,
Et le Lyon s'en va franc & deliure:
Lors dit le Rat, si par moy tu peux viure
Qui suis petit, c'est pour la recompense.
Car si le grand, au petit, doux se monstre,
Le moindre aussi, pourueu qu'il s'y rencontre,
Luy reuaudra plus que l'autre ne pense.



Honorer Dieu außi bien en proſperité qu'en aduerſité.



Qui en ſa vie à Dieu ne fait honneur,
Quãd la mort viẽt, ou q̃lque maladie,
Dieu l'abãdõne, & point n'y remedie:
Pour biẽ ou mal faut louer tel ſeigneur.

Du Milan malade. Fable XV.

VN Milan estoit
Au lict languissant,
Du mal qu'il portoit:
Lors en gemissant,
Il dit à sa mere,
A fin d'auoir mieux,
En compleinte amere,
Priez tous les Dieux
Que i'aye santé
Et conualescence:
Ie suis mal traité
Et perds patience.
Sa mere luy dit,
Le bien que tu veux
Il t'est interdit,
Auoir ne le peux:
Car quiconque fait
Tort & violence
Aux Dieux, est de fait
Puny de loffence.
Tu as contemné
Les Dieux immortelz,
Et contaminé
Temples & autelz.
Ne pense donc point
Que Dieu soit propice
A qui en ce point
Fait peché & vice.



Croire bon conſeil.



Pluſieurs en leur fait n'ont aduis,
Et ne veullent ouyr ne croire
D'autruy le conſeil & deuis,
Par faute de ſens & memoire.

De l'Arondelle & autres oyseaux. Fable XVI.

VN Laboureur son Lin semoit,
Parquoy l'Arondelle blasmoit
Les oyseaux, qui en leur presence
Souffroient semer telle semence,
Leur disant, la graine mengeons
Et du Laboureur nous vengeons:
Car vous deuez tous bien congnoistre,
Que quand ce Lin viendra à croistre
Il en fera laqs & fillez
Dont seront prins & exillez.
Les autres oyseaux s'en moquerent,
Sote Prophete l'appellerent.
Quand l'Arondelle veit croissant
Ce Lin fleury & verdissant,
A ces oyseaux dit derechef,
Il vous viendra quelque meschef,
Prins serez & souffrirez pis
Si vous n'arrachez ces espics,
Les autres se moquerent d'elle.
Depuis la petite Arondelle,
Quand vint à l'arriere saison
Alla loger en la maison
Du Laboureur: apres aduint
Que quand ce Lin bien meur deuint
On en feit fillez, dont prins furent
Ces autres oyseaux, qui moururent
Par faute de ne croire en rien
Celle qui les conseilloit bien.



Honorer le bon Prince.



C'est vn grãd biẽ de viure en liberté,
C'est plus grand bien de viure souz
vn Prince,
Qui sagement gouuerne sa prouince
Et ses subiets en commune vnité.

Des Grenouilles & de leur Roy. Fable XVII.

EN liberté les Grenouilles estoient,
Mais de ce bien point ne se cõtentoient,
A Iupiter demanderent vn Roy,
Dont il se rist voyant leur desarroy:
Tant fut pressé par leurs hautaines voix
Qu'il leur donna vne tronche de bois
Pour leur seigneur : adonques s'auancerent,
Et par honneur vers elle se baisserent:
Mais en voyant ce Roy sans mouuement,
Vers elles fut en grand contemnement.
Puis derechef prierent leur changer
Iceluy Roy à vn Roy estranger.
Lors Iupiter vne Cigoigne enuoye
Pour estre Roy : les Grenouilles en voye
Mises se sont pour leur Roy honorer,
Lequel les vint manger & deuorer:
Ce que voyans deuers Iupiter crient,
Et leur oster ce mauuais Roy le prient,
Il ne les oyt, pource qu'ilz refuserent
Leur premier Roy, & l'autre demanderent.

Vn peuple aussi fol & sedicieux,
Qui n'est content d'vn Roy bien gracieux,
Dieu luy enuoye vn Roy qui le tourmente,
Dont il se plaint & faut qu'il s'en repente:
Blasme ce Roy & condemne ses faits,
Le premier louë & ses actes parfaits



Guerre & tyrannie.



C'est grand' pitié s'on ne peult euiter
Guerre d'autruy, ou prince tyrannique:
Par armes l'vn veult tout suppediter,
L'autre destruit le corps du biẽ publiq̃.

Des Colombes & de l'Espreuier leur Roy. Fable XVIII.

Les Colombes auoient grand' guerre
Contre le Milan rauissant,
Ayde & secours voulurent querre
A vn autre oyseau plus puissant.
Pour leur Roy l'Espreuier esleurent,
A fin qu'il les voulsist deffendre,
Mais aussi tost que Roy fait l'eurent
Se print à rauir & à prendre.
Non moins les tuoit ou mangeoit
Que le Milan leur aduersaire:
En corps & biens les outrageoit,
Et leur estoit en tout contraire.
Le Roy qui se deuoit monstrer
Loyal deffenseur & amy,
Des qu'il vint au royaume entrer,
Feit plus de maux que l'ennemy.
Les Colombes par repentance
Dirent, nous aymons mieux souffrir
La guerre, que la violence
Que nostre Roy nous vient offrir.
Ainsi voit on qu'en tous costez
N'y ha rien qui soit bien heureux.
Telles sont les calamitez
Que souffrent les hommes par eux.



N'estre corrompu par aucun don.



Qui se laisse corrompre
Des dons de l'ennemy,
Est en danger de rompre
La foy vers son amy.

Du Larron & du Chien. Fable XIX.

VN Larron vint pour desrober & prendre
En vn logis:& pour mieux entreprendre
Son larrecin,
Il iette vn pain au Chien de la maison,
Gouter n'en veult non plus que de poison
Tant il est fin.
Ne pense pas, dit le Chien tresloyal,
Qu'en la maison ie seuffre faire mal:
Ie congnois bien
Que par ce pain tu me veux faire taire,
Garder me veux d'abayer & de braire,
Tu ne fais rien.

Penserois tu pour vn petit present,
Que tout le bien que ie garde à present
Ie laisse perdre?
Celuy qui fait telle desloyauté,
On le deuroit (& l'ha bien merité)
Brusler & ardre.
Tout seruiteur ou homme qui ha charge
Du bien d'autruy, n'en doit point estre large,
A l'abandon.
Il est larron qui commet vn tel vice,
Et son seigneur destruit en son seruice
Pour petit don.



Promesse de faux amy.



La promesse bien souuent
Est plus legere que vent:
Ou, pour proufit de celuy,
Qui le promet à autruy.

De la Truye & du Loup.
Fable XX.

VNe Truye cochonnoit:
Si venoit
Vn Loup, qui en sa finesse
Feit promesse
A la Truye de l'ayder,
Et garder
Les cochons à leur saillir
Sans faillir.
Lors luy respondit la Truye
Esbahie,
Qu'ell' n'auoit de luy affaire
Necessaire:
Qu'il la vouloit deceuoir
Pour auoir
Ses Cochonnetz tans petis
Et gentilz,
Et luy pleust sans plus parler
S'en aller:
Car trop mieux en son absence
Qu'en presence
Ses petis cochonneroit,
Et seroit
En plus grande liberté
Et seurté:
Car ce fut pour son proufit
Ce qu'ell' feit.
En faux amy quoy qu'il die
Ne te fie.



De grand vantance peu de fait.

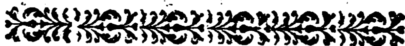


Celuy qui trop ſe vante & loue,
Et ſon fait ne vient à honneur,
On s'en rit, on s'en moque & ioue,
C'eſt le loyer d'vn blaſonneur.

De l'enfantement des montaignes. Fable XXI.

Vn bruit courut iadis que les montaignes
Enfans portoient,
Dequoy trembloient vallées & champaignes.
Vne s'enfla, hommes s'espouentoient,
Et vindrent contre
De toutes parts l'enuironnant guettoient,
Ilz pensoient voir d'elle sortir vn monstre:
Dont tous periz
Ilz s'estimoient, mais rien qui soit se monstré.
Or à la fin sortit vne Souris
Du creux d'icelle,
Dont ilz ont tous ietté plusieurs sousriz.
Ainsi est il de gloire temporelle,
Et d'vn vanteur:
Car tout son feu se mue en estincelle.
Vn qui se loue & se nomme vainqueur
Pour donner crainte,
Au grand besoin luy faut courage & cœur.
Le mal aussi ne fait si grieue atteinte
Que la peur fait,
Ainsi aucuns ont peur pour vne feinte.
Du sot vanteur rien ne vient à effect
Par son beau dire,
Et le paoureux aussi sot en son fait
N'en fait que rire.

D



Amour faulse.



Ceux sont loin de la verité
Qui pensent que l'amour soit bonne,
Quand l'amy à l'amy s'adonne
Seulement pour l'vtilité.

Du vieux Chien & de son maistre. Fable XXII.

QVelq̃ seigneur auoit vn Chiẽ biẽ vieux,
Qui fut iadis de tous chassant le mieux
Mais par vieillesse il fut tant affoibly,
Qu'il auoit mis toute chasse en oubly.
Ses pieds sont lents & tardifs à la chasse,
Et toutesfois son maistre le menasse,
Mais c'est en vain: le maistre ha beau parler,
Le poure Chien n'ha puissance d'aller.
Vn iour aux chãps laisse eschapper la beste,
Parquoy luy feit son maistre grand moleste,
Et le batit de parole & de coups,
Dont se complaint le Chien ainsi secoux:
En luy disant, Seigneur que penses tu?
Ie suis trop vieux, ie n'ay plus de vertu,
Pardonne donc à ma poure vieillesse:
Tu ne m'as pas ainsi fait en ieunesse.
Làs ie voy bien qu'à present suis destruit,
Rien ne te plaist s'il n'y ha quelque fruit,
Tu m'as aymé en ieunesse fertile,
Et tu me hays en vieillesse inutile.
Ton amour donc & son commencement
Tu mis en moy, pour ton auancement:
Et quand i'ay eu mon aage ainsi passé,
Ie suis de toy tresmal recompensé.



Bon courage contre la peur.



Le bon & vertueux courage,
Vaut mieux quand ce vient au besoin,
Que l'habilité du corsage:
Le bon cœur ayde pres & loin.

Des Lieures paoureux.
Fable XXIII.

PAr les grans vents vne forest ramee
Faisoit tel bruit que les Lieures craintifs
A s'enfuir furent prompts & hastifs,
Mais telle peur doit bien estre blasmee.
Lors qu'ilz estoient en ce point fugitifs,
Vn grand Marest ou vn estang trouuerent,
Et aussi tost qu'en ce lieu arriuerent
De plus grand peur deuindrent tous retifs.
Saillir en l'eaue Grenouilles auiserent
Pour crainte & peur quilz leur auoient donné:
Car elles ont la riue abandonné,
Et au profond du palus se plongerent.

Vn Lieure lors qui n'est trop estonné,
Aux autres dit en parlant hardiment,
Que craingnons nous? c'est craindre follemēt
Car nous auons courage effeminé.
Voyez vous pas ces Grenouilles comment
Ont peur de nous? prenons stabilité,
Noz corps sont prompts,& pleins d'agilité,
Courage fort nous reste seulement.
Il faut par tout courage & fermeté,
Vertu de force & humaine puissance
Ha peu d'effect sans la ferme constance,
C'est là ou gist l'entiere seureté.



Obeïssance aux parens.



Honore ton pere & ta mere
Si tu veux viure longuement,
Et fais leur bon commandement,
Ou tu souffriras peine amere.

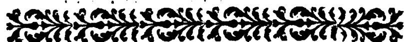
Du Loup & du Cheureau, Fable XXIIII.

VNe Cheure alloit en pasture,
Pour y prendre sa nourriture:
Son Cheureau dens le toct enferme,
Luy commandant de poinct en poinct
Qu'à persone l'huys n'ouure point,
Et iusqu'à son retour fust ferme.

Le Loup ayant ouy cela,
A la porte du toct alla,
Feingnant de la Cheure la voix:
Ouurez, dit il, mon enfant doux,
Ie veux entrer auecques vous:
Car i'ay assez esté au bois.

Le Cheureau respond, non feray,
La porte ne vous ouuriray:
Car ie voy bien par vn pertuys
Que vous estes vn Loup meschant,
Qui mon dommage allez cherchant,
Allez frapper à vn autre huys.

Ainsi le Cheureau se garda:
Il feit ce qu'on luy commanda.
Qui donc obeït aux parens,
Tout bien & tout honneur luy vient,
Aucun malheur ne luy suruient,
Telz exemples son apparens.



Promeſſe par force ne ſe doit tenir.



Force par force ſe repoulſe,
Par le conſeil ou par l'eſpee.
Fraude par la fraude eſt trompee:
Iamais trompeur n'acueillit mouſſe.

Du Cerf & de la Brebis.
Fable XXV.

VN iour le Cerf feit la Brebis venir
Deuant le Loup,& luy feit la demande
D'vn muy de bled,elle n'ha souuenir
De le deuoir,alors le Loup commande,
Pour euiter les despens & l'amande,
Qu'à certain iour elle payast la debte.
De peur du Loup ceste brebis s'endebte
S'oblige à force & promet à payer.
Le iour venu,le Cerf sans delayer
D'auoir le bled de la Brebis s'efforce:
Alors respond la pourette affligee,
Que par promesse elle n'est obligee,
Pource qu'elle ha esté faite par force.

Selon le droit & toute Loy ciuile,
Quiconques fait par force vne promesse,
Ne doit tenir,car elle est inutile,
Quand en ce poinct on le contraint & presse.
Tout obligé de foy & lettre expresse
N'ha nul effect,s'il n'est en liberté.
Celuy qui est en prison arresté,
Ou est deuant vn Iuge furieux,
Il promet tout ce qu'on demande & mieux:
Et bien souuent le cas peult aduenir,
Que pour n'auoir quelque peine & dommage
On promet bien à son desauantage,
Mais le contract ne doit iamais tenir.



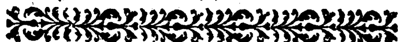
Ne ſe fier en celuy qui ha deſia eſté ennemy.



On ne ſe doit iamais fier
A cil qui ha rompu ſa foy:
Combien qu'il te vienne prier,
De ſa cautelle garde toy.

Du Rustique & du Serpent.
Fable XXVI.

VN Serpent fut nourry chez vn Rustique;
Qui ce pendant enrichit grandement,
Vn iour aduint que furieusement
A ce Serpent il se courrouce & pique.
Il le naura en sa fureur inique,
Dont le Serpent fuyt soudainement.
Depuis vescut cest homme pourement,
Quelque labeur qu'il face ou qu'il trafique.
Et ceste perte il estime venir
Pour auoir fait au Serpent telle iniure,
Parquoy le prie apres de reuenir.
Le Serpent dit, mon amy ie te iure,
Qu'en ta maison tu ne me peux tenir,
Car ie voy bien que tu serois pariure.
Quant est du mal (dit le Serpent tres sage)
Que tu m'as fait, ie le veux pardonner:
Mais ie ne veux auec toy retourner,
Ie n'ay si lasche & debile courage.
Tu ne me peux apres ton grand outrage,
Par ta promesse ou ta foy guerdonner:
Si guerison ie me puis bien donner,
Le souuenir durera tout mon aage,
Puis que tu m'as ià nauré & blessé,
Ie ne veux point adiouter foy aucune;
Car ton serment bien tost seroit froissé.
Quand on remet toute hayne & rancune,
C'est grand' vertu d'vn vouloir bien dressé,
Tel cœur vaillant n'est subiet à fortune.



A trompeur, trompeur & demy.



Qui fait la tromperie
Tromperie luy vient,
Et en fin il conuient
Qu'on s'en moque & s'en rie.

Du Renard & de la Cigoigne. Fable XXVII.

LE fin Renard conuia de souper
Vne Cigoigne,& pour mieux la trõper,
Sur vn trenchoir luy meit de la boullie,
De son long bec ne la pouoit happer:
Mais luy qui n'ha en finesse son per,
En la lechant sa pance en ha remplie.
Lors s'en alla la Cigoigne abusee,
Et pense d'estre autrefois plus rusee,
Et s'elle peult luy rendra la pareille.
Car ieu pour ieu,finesse pour finesse
N'est à blasmer quand au pareil s'adresse,
De le tromper adonques s'appareille.

Vn temps apres la Cigoigne inuita
Celuy Renard,vers lequel s'aquita,
En luy iouant vn beau tour de maistrise.
De verre cler la fiole apresta,
Et le menger dedens luy presenta,
Mais il n'y ha ne dent ne langue mise:
Tant seulement la lesche par dehors,
Sans que viande entrer puisse en son corps:
Il la void bien & meurt de faim aupres,
Et la Cigoigne en prend à sa plaisance.
Vn deceueur doit noter bien expres,
Qu'il est en fin deceu par deceuance.



Beauté & peu de ſens.



Beauté de corps eſt agreable,
Mais beaucoup plus eſt amyable
La beauté d'eſprit & bon ſens,
Qui nous reigle par faits decents.

Du Loup & de la teste. Fable XXVIII.

VN Loup chez vn tailleur d'ymages
Trouua entre maints personnages
Vne teste d'homme bien faite,
Et par l'art de l'ouurier parfaite.
Il n'en veit iamais de pareille,
Il la regarde & s'esmerueille,
Il la remue & touche aussi,
Puis apres il va dire ainsi:
O belle teste en artifice,
Ie recongnois en toy vn vice,
Tu as de beauté grand' largesse,
Mais tu n'as ne sens ne sagesse.
La grande beauté d'humain corps,
Qui se demonstre par dehors,
N'est à louer, si auec elle
N'est science spirituelle.
Si de beauté sommes douez,
Nous n'en deuons estre louez,
Sinon qu'auec telle beauté
Fussent ioints prudence & bonté.
Car le fol quelque beau quil soit,
De s'en priser il se deçoit,
Sa folie imprudente & vaine
Est cause qu'on le tient en hayne.



Ne se glorifier du bien d'autruy.



Ne te vueille glorifier
Des biens d'autruy que tu detiens
Garde toy bien de t'y fier,
Rens les, car ilz ne sont pas tiens.

Du Geay & des Paons. Fable XXIX.

DEs plumes d'vn Paon s'acoustra
Le Geay pour bien estre bien venu:
Glorieux & fier se monstra,
A fin quil fut plus cher tenu.
Se voyant ainsi paruenu,
Les autres Geays il laissa là,
Et auec les Paons s'en alla,
Qui voyans sa trop grande audace,
Le despouillerent en la place
Des plumes qu'il portoit sur luy,
Et le batirent en disant:
Telle peine est deüe à celuy,
Qui d'autruy bien se va prisant.

Qui se congnoit il ne s'estime
Pour les biens qu'il ha empruntez:
La honte qu'il ha le reprime
Et captiue ses voluntez:
Mais qui ensuit les libertez.
Sans prudence & discret conseil,
Se faisant aux plus grans pareil
Par son orgueil, souuent aduient
Que poure & souffreteux deuient:
Car la raison ne permet point,
Que qui plus haut qu'il ne doit monte,
Soit long temps viuant en ce poinct,
Sans qu'il recongnoisse sa honte.



Labeur vtile meilleur que repos.



Qui vit chez soy des biens de gain
honneste,
Sans appeter tiltre d'antorité,
Il est en grande & ferme seureté
Plus que celuy qui hauts honneurs
aqueste.

De la Mouche & de la Formis. Fable XXX.

LA Mouche en prenant ſon esbat,
Eut à la Formis vn debat:
Plus qu'elle noble ſe diſoit:
Comme vile la deſpriſoit:
Diſant,tu marches ſur la terre,
Et ie vole en l'aer par grand' erre.
Tu habites en la cauerne:
Auec les Roys ie me gouuerne.
Tu menges bled,auoyne & orge,
Et ie me pais à pleine gorge
De viandes delicieuſes.
Les belles filles gracieuſes
Ie baiſe auſsi en mon repos.
La Formis rompant ſon propos
Luy dit,ie ne ſuis point vilaine,
Si ie gaigne ma vie en peine:
Il me ſuffit,ie ſuis contente.
Ie ſuis ſtable,tu es vagante,
Ie menge mes grains en grand' paix,
Et du reſte tu te repais.
L'homme prend exemple ſur moy,
Mais chacun te chaſſe de ſoy:
L'hyuer tu mourras de froidure,
Ou par faute de nourriture:
Sur moy donc ne te glorifie.
Car celuy eſt fol qui ſe fie
En ſon cuyder,& viure penſe
Sans peine,labeur & ſcience.



Ne ſe comparer à plus grand que ſoy.



Tout homme qui s'exaltera,
En fin humilié ſera:
Mais celuy ſera exalté
Qui viura en humilité.

De la Grenouille & du Bœuf. Fable XXXI.

LEz vn estang quelque Bœuf cheminoit,
Et la Grenouille en ce lieu se tenoit,
Laquelle veit du Bœuf la grandeur haute,
Lors par orgueil s'enfle, se monstre & saute
Contre le Bœuf qui vers elle venoit.
Elle vouloit à luy s'equiparer
Et comme grande & forte preparer:
Son filz luy dit ainsi que bien apris,
Mere sachez que n'estes rien au prys
De ce grand Bœuf, pour vous y comparer.
Ce nonobstant la Grenouille s'enfla,
Et d'vn despit contre le Bœuf soufla.
Son filz luy dit, mere vous creuerez,
Et de ce Bœuf victrice ne serez.
Mais à ce mot de plus en plus ronfla.
Par fier desdain & ire qui surmonte
Le iugement, & aueugle la honte,
Enfla son ventre, & sur piedz se leua:
Mais tout soudain par le mylieu creua,
A ce moyen fut bien loin de son conte.

On voit cela bien souuent aduenir,
Que le petit qui se veult maintenir
Comme les grans, toute honte & dommage
Tombe sur luy à son desauantage,
Et à bon droit meschef luy peult venir.



Contre ſimulation.



Celuy qui ſe monſtre ennemy
De cœur, ſans ſimuler & feindre,
N'eſt tant à euiter & craindre,
Que celuy qui eſt faux amy.

Du Lyon & du Cheual. Fable XXXII.

DEdens vn pré le Lyon rencontra
Vn beau Cheual qu'il vouloit deuorer,
En medecin par feinte s'acoustra,
Prompt & sauant en tel art se monstra,
Puis le salue à fin de l'attirer,
Disant : Amy ie te veux desirer
Ioye & santé au grand mal qui t'opresse:
I'ay le sauoir & congnoissance expresse,
Contre tous maux en donnant guerison.
Lors le Cheual qui congnut la finesse,
A telle fraude vne autre fraude dresse
Pour se garder, & le met à raison.

Ie suis ioyeux respondit le Cheual
Qu'estes venu maintenant si à poinct,
I'ay vne espine au pied qui me fait mal,
Qui s'y est mise en passant par ce val.
Puis que sauez tel art de poinct en poinct
Ostez la moy, & ne me blessez point.
Lors il leua la iambe de derriere,
Et au Lyon donne vn coup de carriere
Parmy le front, tandis qu'il regardoit:
Lequel voyant si subtile maniere
Dit, C'est raison que deshonneur acquiere,
Qui entreprend plus outre qu'il ne doit.



N'eſtre orguilleux pour proſperité.



Pluſieurs ſont de cœur esleuez
En orgueil, & cherchent leur gloire,
Par la faute d'eſtre eſprouuez,
Et n'auoir d'eux meſmes memoire.

Du Cheual & de l'Aſne.
Fable XXXIII.

BIen acouſtré de frein, de ſelle & bride,
Vn beau Cheual marchoit ſans quelque
En haniſſant par fierté de courage, (guide
Si rencontra d'auenture au paſſage
Souz vn grand faix vn poure Aſne baſté,
Qui ne s'eſt point pour le Cheual haſté
De faire voye, & le Cheual par ire
En eſcumant luy commença à dire:
Aſne meſchant, & vilain, comment eſt ce
Qu'encontre moy prens chemin & adreſſe?
O pareſſeux ne ſcais tu point l'honneur
Qu'il cõuient faire à ton maiſtre & ſeigneur?
Recule toy lors que ie paſſeray,
Ou par vengeance au pieds te fouleray.
L'Aſne obeït. Or apres il aduint
Que le Cheual vieux & foible deuint,
Ses aornemens ſon maiſtre luy oſta,
Et au charroy des champs le deputa:
Et le voyant l'Aſne ainſi mis au bas,
Et qu'il portoit pour ſelle d'or vn bats,
Menant aux champs le fiens & l'ordure,
Luy dit, amy, d'ou vient ceſte auenture?
Ou eſt ta ſelle? ou eſt ton frein doré?
Et ton harnois richement decoré?
Ainſi, amy, à l'orgueilleux aduient,
Qui en la fin poure & meſchant deuient
Et eſt moqué, contemné & repris
De ceux qu'il ha iadis mis en deſpris.



Salaire de desloyauté.



Celuy qui en prosperité
Participe auecques les siens,
Doit aussi apres tant de biens
Auoir part à l'aduersité.

Des Oyseaux & des Bestes.
Fable XXXIII.

LEs Oyseaux liurerent bataille,
D'estoc & taille
Aux Bestes qui sont sur la terre :
Chacun ha de vaincre esperance
Et asseurance,
Aussi chacun des deux craint guerre.
La Chauuesouris non experte,
Craingnant que perte
Vinst aux Oyseaux, les delaissa.
Aux bestes elle s'alla rendre,
Leur party prendre,
Ainsi sa loyauté froissa.
L'Aigle auec les Oyseaux volans,
Tous bataillans,
Eurent sur les bestes victoire:
Dont il s'ensuyuit en fin brefue,
La paix, & trefue,
En tout païs & territoire.
La Chauuesouris par son fait,
Et grand meffait,
Pource que son peché luy nuict,
Ne fut en ceste paix comprinse,
Mais fort reprinse:
Depuis ne vola que de nuict.



Le loyer d'enuie.



La vie enuieuse,
Est pernicieuse,
A son propre autheur,
D'enuie inuenteur.

Du Loup & du Renard.
Fable XXXV.

EN ſon terrier iadis vn Loup eſtoit
Gras & refait, plein de biens & de proye:
Et le Renard, qui telz biens appetoit,
Ainſi qu'vn iour ce Loup il viſitoit,
Luy demanda pourquoy n'eſtoit en voye:
Pourquoy auſsi menoit vie ſi coye:
Le Loup voyant qu'il eſt de ce repos
Si enuieux, dit qu'il eſt mal diſpos.

Ce fin Renard voyant qu'il ne peult faire
Fineſſe au Loup, s'en va vers vn Paſteur
Auquel il dit, tu peux ores deffaire,
Tuer, meurdrir le Loup ton aduerſaire.
Vien t'en venger ie ſuis ton conducteur,
Vela le lieu, ie ne ſuis point menteur:
Le Paſteur entre, & tout de prime face
Il rend le Loup roide mort en la place.

Ioye de mal n'ha pas longue duree:
Quand Renard eut les biens du Loup mengé,
En s'en allant en malice aſſeuree
De Chiens chaſſans fut ſa chair deſiree,
Et ſon peché fut lors ſur luy vengé:
Se voyant donc iuſqu'à mort outragé
Dit, i'ay failli, ainſi puny dois eſtre.
Touſiours peché tombe deſſus ſon maiſtre.



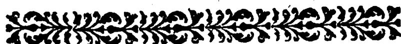
Folle opinion.



Les choſes qui ſont à fuyr,
Voluntiers nous les appetons,
Et bien ſouuent nous regretons
Ce qui eſt bon pour en iouyr.

Du Cerf qui se veit en la Fontaine. Fable XXXVI.

EN la clere Fontaine
Vn Cerf se regardoit,
Et la grandeur hautaine
Des cornes estendoit.
Ses cornes donc prisa,
Pour leur force & hautesse:
Ses iambes desprisa,
Pour leur seiche maigresse.
En ce fol iugement
Le Veneur vient bien viste,
Plus que vent vehement
Le Cerf se met en fuyte.
Les chiens le vont suyuant:
Mais comme d'auenture
Le Cerf se meit auant
En la Forest obscure,
Ses cornes se meslerent
Es branches de ce bois,
En ce lieu l'arresterent
Suiuy de tant d'abois.
Ses iambes loüe alors,
Et ses cornes desprise,
Qui ont fait que son corps
Soit de ces Chiens là prise.
Ainsi ou nous pensons
Auoir felicité,
Par contraires façons
Trouuons aduersité.



Ne prendre noiſe à plus fort que ſoy.



Regarde bien deux fois comment
Tu commenceras quelque choſe.
Qui pour autruy nuyre s'expoſe,
Reçoit en fin ſon payement.

Du Serpent & de la Lime. Fable XXXVII.

VN Serpent de toute force
Si s'efforce
Pour vne Lime ronger.
Alentour sa queüe ha torce
Se renforce,
Et la cuide en fin menger.
Cuide tu rompre & changer
Abreger
Mon dur fer, ce dist la Lime?
L'acier qui se fait forger,
Trop leger
Contre mon pouoir i'estime.
Que fais tu meschante beste,
Dents & teste
Rompras ains que me greuer.
Qui blesser autruy s'apreste,
Et s'arreste
Il voit sa force acheuer.
Auant donc que d'estriuer
N'esleuer,
Regarde à qui tu prens guerre:
Et vueille noise escheuer,
Ou priuer
Te verras d'honneur acquerre.



Se deffier des ennemys.



Si tu fais paix à l'aduersaire,
Ta prudence ne soit trompee:
Ne luy baille pas ton espee,
Elle t'est tousiours necessaire.

Des Loups & des Brebis. Fable XXXVIII.

LEs Loups ont eu de toute antiquité
Guerre aux Brebis,& bataille mortelle:
Fondee estoit sur faulse iniquité,
Mais les Brebis pour garder leur querelle
Prindrent des Chiens,& dessouz leur tutelle
Et sauuegarde elles se sont rengees,
Pour estre mieux des meschans Loups vẽgees:
Qui ce voyans feirent guerre mortelle
A ces Brebis,ilz feirent paix fourree,
Leurs Louueteaux baillerent pour ostage:
Et les Brebis par fiance asseuree
Baillent aux Loups à leur desauantage
Leurs tresbõs Chiẽs,mais ce fut leur dõmage:
Car peu apres la guerre releuerent,
Les Louueteaux aussi fort les greuerent,
Quand paruenus ilz furent en grand aage.
Les Brebis donc de leurs Chiens dessaisies
Eurent l'assaut de ces Loups tant meschans,
Furent par eux les plus grasses choisies,
Quãd les trouuoiẽt en l'estable ou aux chãps.
Ceux donc q̃ võt la tresue,ou paix,cherchãs
A l'ennemy ne baillent leur deffence:
Car par apres seuffrent plus grieue offence,
Et sont batus de leurs glaiues trenchans.



Estre cause de son mal.



Qui se met en subiection
D'autruy en luy faisant seruice,
Souuent pour vn tel benefice,
Il reçoit sa destruction.

De la Foreſt & du Ruſtique. Fable XXXXI.

IAdis vne homme de village
Auoit vne bonne Coignee,
Et pour la faire à ſon vſage
Et luy bailler vne poignee,
En vne Foreſt s'en alla,
Et aux arbres d'illec parla,
En leur deman dant quelque branche,
Pour faire à ſa Coignee vn manche,
Ce qui luy fut bien toſt permis:
Mais quant elle fut emmanchee,
La Foreſt par terre il ha mis,
Toute coupee & detranchee.
La Foreſt ſentant ceſte attainte,
Et que ce mal ſouffroit par elle,
Feit piteuſement ſa complainte,
Contre malice ſi cruelle.

A faire plaiſir maints s'appreſtent,
Et de leur bien à autruy preſtent,
Dont ilz ſont mal recompenſez,
Et en la fin tres offenſez.
Il aduient maintesfois auſsi,
Qu'vn homme ſot ou vn teſtu
Baille à ſon ennemy ainſi
Le baſton dont il eſt batu.



Amytié & societé humaine.



Comme il y ha societé
Entre le Ventre, Pieds & Mains,
Ainsi sans contrarieté,
Doit estre entre tous les humains.

Des Membres & du Ventre.
Fable XL.

VN iour s'esmeut à tort & par exces,
Vn grand debat & dangereux proces,
Des Pieds & Mains alencontre du Ventre,
Luy reprochans que dedens son sac entre
Tout leur labeur, voire du bien autant
Qu'ilz en gaignoient, & n'estoit point cōtent:
Dont à la fin se voulurent distraire
De luy bailler le viure necessaire.
Le Ventre crie & demande à menger,
Les Pieds & Mains ne s'y veullent renger:
Par la faim donc quil auoit enduree,
N'estoit possible auoir plus de duree,
Son sang, ses nerfz s'en vont affoiblissans,
Et quant & luy les membres perissans.
Lors les deux Mains lasses de tant souffrir,
Boire & menger luy voulurent offrir:
Mais c'est trop tard, car en brief il fina,
Et quant & quant les Membres ruïna.

Tout ainsi donc qu'vn mẽbre ha son recours
A l'autre membre, en demandant secours;
Par mutuelle & tresbonne amytié,
Deuons auoir l'vn de l'autre pitié.



Contre richesse superflue.



Superfluité
Doit estre trenchee.
Richesse cachee
Produit poureté.

Du Singe & du Renard. Fable XLI.

LE Singe ingenieuse beste,
Feit au Renard vne requeste,
De luy donner par amytié
De sa queue vne grand moytié,
Pour seruir à couurir ses fesses.
Le Renard tout plein de finesses,
De ce faire fut refusant,
Et s'excusat en luy disant,
Que sa queue ne luy nuysoit
Comme le Singe luy disoit,
Et combien qu'elle feust crotee
Ne seroit point par luy ostee.

Plusieurs sont au Renard semblables,
Qui ne sont pas plus amyables:
Et ce qu'ilz ont plus d'abondant
Le refusent au demandant,
Par vn desir d'amour extreme,
Qui ne veult du bien qu'à soymesme,
En laissant perir & gaster
Ce qu'à autruy peult proufiter.



Fortune reiette les craintifs.



Le trop couard, craintif, desesperé
De son salut n'est iamais asseuré,
Soit chez autruy, ou qu'il soit chez le
sien.
Eschappé n'est qui trayne son lien.

Du Cerf & des Bœufz. Fable XLII.

VN Cerf fuyoit deuãt les Chiens courans,
Pour se sauuer se meit en vne estable,
Leans estoient plusieurs Bœufz demourans,
Si leur requiert, qu'on luy soit fauorable,
Et qu'on permette en ce lieu secourable
De se musser, l'vn des Bœufz luy va dire,
Tu n'es pas bien, il n'est point de lieu pire
Que cestuy cy, pour y trouuer mercy:
Car si tu es trouué caché icy,
Tu souffriras la mortelle pointure.
Le Cerf fuytif de crainte tout transy
Y demoura, print le hazard aussi
De vie ou mort pour derniere auenture.

Le seruiteur pour appaiser la faim
De tous ces Bœufz, leur vint donner repas.
Le Cerf estoit caché dedens le foin
Si tres auant qu'il ne le trouua pas:
Le maistre aussi vint apres pas à pas,
Lequel ainsi que dens le foin cherchoit,
Trouua le Cerf qui dessouz se cachoit,
Là il fut pris & occis tout à lheure.
Vn malheureux en vain cherche & labeure
Pour se sauuer, il est en la fin pris,
Mais c'est par luy qui ne tient voye seure,
Et n'y ha lieu qui le cache ou asseure,
Puis que Fortune ha sur luy entrepris.



Dieu ne peult estre deceu.



A l'heure que nous pechons,
Des hommes nous nous cachons:
Mais tant soit secret le lieu,
N'y ha rien caché à Dieu.

De deux adolescens. Fable XLIII.

DEux ieunes Filz feirent semblant
De marchander quelque viande.
L'vn asseuré & non tremblant,
Ce pendant que l'autre marchande,
Desrobe vne piece de chair,
Et à son compagnon la liure,
Souz son manteau luy fait cacher:
A fin qu'apres en puisse viure.

Le Cuysinier la demandant,
Tous deux ignorent sur ce pas,
Le Larron fut lors respondant,
En disant qu'il ne l'auoit pas.
Le receleur en s'excusant
Luy dit, qu'il ne l'auoit pas prise.
Ainsi vont cest homme abusant,
Sans trouuer dessus eux reprise.

Le Cuysinier voyant la feinte,
Et qu'il ne la pouoit rauoir,
I'adresse (dit il) ma complainte,
A celuy qui peult tout sauoir:
Le Larron m'est ores caché:
Mais Dieu qui voit & pres & loin,
Congnoit assez vostre peché,
Et en est le Iuge & tesmoin.



Estre ſage à ſes deſpens.



Vn homme qui ha fait l'eſpreuue,
Et la certaine experience,
Croyez que plus ſage il ſe treuue,
Et plus ſubtil en ſa ſcience.

Du Chien & du Boucher. Fable XLIIII.

VN Chien gourmand de l'estal d'vn Bou-
Si emporta vne piece de chair, (cher
Puis il se print à fuyr & marcher
En course experte:
Et le Boucher marry de ceste perte,
Et que de luy ne sera recouuerte,
Crie apres luy en voix claire & apperte:
O larron Chien
(Dit il) tu prens & emportes mon bien,
Vne autrefois me garderay si bien,
Et sagement, que n'emporteras rien.
Soudainement
T'en es fuy sans craindre aucunement
Punition, bature & frappement,
Comme il t'est deu à droit & iustement,
Mais ie seray
Plus diligent, car ie te guetteray,
Et si tu viens de toy me garderay,
Vn plus grand soin dessus mon fait i'auray.
Perte & dommage
Enseigne l'homme, & le fait estre sage,
Apres qu'il ha esté prins au passage,
Aumoins s'il ha de raison quelque vsage:
Car imprudent & fol celuy seroit,
Qui plusieurs fois tromper se laisseroit.



Contre les faux tesmoins.



Le commandement de la Loy
Condemne tout faux tesmoignage:
En faux tesmoin n'ha point de foy,
Garde toy de luy comme sage.

Du Chien & de la Brebis. Fable XLV.

EN plein iugement,
Frauduleusement,
Le Chien feit demande,
De pain & viande
A la Brebis douce:
Qui trop se courrouce,
Comme non contente,
De debte innocente,
Et respond au Chien,
Que ne luy doit rien.
Le Chien enuieux,
Tres malicieux,
Ameine à leur tour
Le Loup, le Vaultour,
Le Milan aussi,
Qui ont dit ainsi,
Par foy tesmoignage,
Qu'elle doit & gage,
Le pain demandé:
Alors commandé,
Lui fut de payer
Sans plus delayer:
Donc ainsi iugee,
Du Chien fut mengee:
Car le pain n'auoit,
Que payer deuoit.
Par tel faux rapport,
On luy feit ce tort.



S'accompagner des bons.

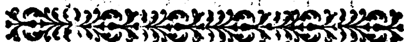


Auec le ſaint,ſaint tu ſeras,
Mais auecques l'homme peruers,
Ta bonté tu peruertiras,
Car ilz ſont actes tous diuers.

De l'Agneau & du Loup. Fable XLVI.

LE Loup rencontra vn Cheureau,
Comme il alloit cherchant sa proye,
Auec luy estoit vn Agneau,
Auquel dit en parole coye:
Pourquoy t'es tu mis en la voye
Auec ce vilain Bouc puant,
Qui te meine comme vn truant?
Laisse le là, il est trop laid,
Et t'en viens succer le bon laict
De ta mere qui là t'attend.
Lors luy monstra vn lieu latent
De bois obscur, en esperance,
Qu'à l'y mener il fera tant,
Que de luy remplira sa pance.

L'Agneau qui ce grand Loup regarde,
Luy dit, ma mere m'ha commis
A ce Cheureau, qui m'ha en garde
Encontre tous mes ennemys:
Tu t'es en vain en peine mis
Pour m'emmener, il vaut trop mieux
Suyure ce Cheureau gracieux,
De qui n'auray aucun dommage,
Que toy qui es tout plein d'outrage.
Car auec les bons on est bien,
Mais auec les malins courages,
On ne peult proufiter de rien.



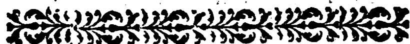
Mutation d'estat ne peult muer les mœurs.



A grand peine sauroit on faire
D'vn Chahuan vn Espreuier,
Et qui se pense contrefaire,
Ne peult à son blasme obuier.

De la Chate muee en femme. Fable XLVII.

VN Iouuenceau trop fol & mal apris
Fut de l'amour d'vne Chate surpris
Qu'il nourrissoit, voire si ardemment
Qu'il supplia affectueusement
Venus, à fin qu'elle muast icelle
Chate amoureuse en tresbelle pucelle:
Venus voulant plaire au vouloir infame
Du Iouuenceau, lors transmua en femme
La beste mue, & la feit acomplie
Au fait d'aymer, & de beauté remplie.
Le ieune amant adonc se resiouist,
Et de la dame à son aise iouïst:
Mais il aduint que pour sauoir si elle
Estoit en mœurs femme bien naturelle,
Venus laissa passer vne Souris
Par deuant elle, ô qu'il y eut de ris!
Icelle femme aussi tost qu'elle veit
Ceste Souris, elle la poursuyuit
En oubliant sa beauté corporelle,
Et ensuyuant sa vertu naturelle:
Donques Venus de cela despitee
Sa forme humaine alors luy ha ostee.
Ainsi aucuns qui font mutation
De leur estat, sont en complexion
Si deprauez que de tout bien s'estrangent,
Et leur malice en bonté point ne changent.



Ayder l'vn à l'autre.



Charité ne quiert point le ſien,
Mais tant ſeulement luy ſuffit
De faire à autruy quelque bien,
Tant peu luy chaut de ſon proufit.

De l'Asne & du Cheual.
Fable XLVIII.

VN Villageois menoit en vne foire,
L'Asne basté de son faix trop chargé,
Et vn Cheual plein d'orgueil & de gloire,
Lequel estoit de tout poix deschargé:
L'Asne trop las de sa charge pesante,
Prie au Cheual que secours luy presente,
Ou qu'il faudra que souz le fardeau meure:
Mais le Cheual ayde & secours luy nie,
L'Asne mourant souz la charge demeure,
Faute d'auoir meilleure compaignie.

Le Villageois voyant l'Asne abbatu
Prend le fardeau,le met sur le Cheual,
Auec cela il fut tresbien batu,
Et à bon droit il receut double mal.
Helàs(dit il)moy poure miserable,
Qui n'ay esté à l'Asne secourable,
Le mal que i'ay ie l'ay bien merité.
Quiconques veult à autre auoir recours,
Quand il le voit en sa necessité,
Du bon du cœur luy doit donner secours.



Hanter gens de bien.

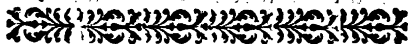


Les meſchans & les vagabons
Gaſtent ceſtuy là qui les hante,
Mais qui conuerſe auec les bons
Ne peult mener vie meſchante.

Du Foulon & du Charbonnier. Fable XLIX.

VN Charbonnier maintesfois inuita
Quelque Foulõ pour demourer ensẽble,
Mais le Foulon par responce euita
Vn tel logis qui propre ne luy semble,
Car(disoit il)ton mestier ne ressemble
En rien au mien,on le voit par effect,
Et aurois peur que ce que i'aurois fait
Beau,net & blanc,apres l'auoir mouillé,
Par ton charbon qui la blancheur deffait,
Ne fust bien tost tout gasté & souillé.

Les gens de bien nous deuons honorer,
Et les hanter en tout temps & saison:
Auec meschans ne deuons demourer,
Car deshonneur habite en leur maison.
Fuyons donc ceux qui n'vsent de raison:
Leur compaignie est pire que la peste.
Suyuez des bons la compaignie honneste,
Vostre vertu tousiours s'esclaircira:
Si vous suyuez personne deshonneste,
Vostre renom tant plus s'obscurcira.



Qui trompe autruy il ſe deçoit.



Qui tache à autruy deceuoir
Soit par fraude ou par menterie,
On le voit en fin receuoir
Le loyer de ſa tromperie.

De l'Oyseleur & du Serpent, Fable L.

VN Oyseleur vn iour alloit
Chasser oyseaux à la pipee,
Il veit vn Coulom qui voloit,
Dont il pensoit faire gripee.
Le Coulom sur l'arbre se perche
L'Oyseleur y va ses retz tendre,
Qui les poincts & les moyens cherche,
Comme il pourra le Coulom prendre.
Ainsi qu'il estoit d'auenture,
En aguet, vn serpent caché
Luy feit au pied grieue pointure,
Car il auoit sur luy marché.
O miserable que ie suis!
(Dit l'Oyseleur) lors que ie pense
Surprendre autruy, las ie ne puis,
Car vn autre me fait offense.
I'auois à mon cas bien pourueu,
Pour prendre l'Oyseau en ma ret,
Mais i'ay esté à l'impourueu
Detenu & mis en arrest.
Homme qui veult homme tromper,
Et fait à autruy vne fosse,
On le voit en fin attraper,
Et tomber en ruïne grosse.



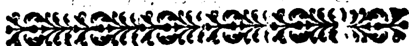
Le conseil merite la peine du fait.



Le conseil donné de mal faire
N'ha moindre peine merité,
Que le malfait de l'aduersaire,
Car ilz sont d'vne qualité.

De la Trompette de Guerre. Fable LI.

VN qui sonnoit la trompette à la guerre
Fut au combat prins par les ennemys,
Comme captif on le lie, on le serre,
Lors il se print à humblement requerre
Qu'en liberté il fust par eux remis:
Car (disoit il) ie n'ay homme à mort mis,
Et contre aucun ie n'ay porté les armes,
Ny ie ne veux. Lors disent les gensdarmes,
Tu n'occis point, mais tu donnes l'assaut
En prouoquant les conflicts & alarmes,
Les durs combats, & les mortelz vacarmes,
Ainsi plusieurs meurent par ton deffaut.
Aucuns aussi par leur conseil meschant
Pechent autant que les executeurs.
Quiconques va le mal d'autruy cherchant,
Soit qu'il ne frape auec glaiue trenchant,
Mais de sa langue, ainsi que les menteurs,
Semblablement tous calumniateurs
Conseillans mal, ne sont moins à blasmer
Que les facteurs, moins on les doit aymer:
Car la pluspart est cause des malfaits.
Et telles gens sont bien à diffamer,
Dont le conseil qu'on doit desestimer
Ne vaut pas mieux que les meschans effects.



Liberté.



Liberté est souuent bannie
Des hauts lieux, & royales courts:
Car sa puissance est là finie,
Et seruitude y ha son cours.

Du Loup & du Chien.
Fable LII.

DEdens vn bois tout ſemé de verdure,
Vn Loup trouua quelque Chiẽ d'auenture
Qu'il ſalua, l'interrogant de fait,
Comme il eſtoit ſi gras & ſi refait,
Le Chien reſpond, ie flate ainſi mon maiſtre,
Lequel me donne aſſez bien à repaiſtre
Des bons morceaux de ſa table tant graſſe:
Et qui plus eſt, i'ay l'amour & la grace
De tout chacun. O que tu es heureux!
(Ce dit le Loup) & moy trop langoureux.
Lors dit le Chien, Amy laiſſe ces bois
Et viens loger au lieu là ou ie vois,
Chez mõ ſeigneur: lors ilz s'en vont enſemble,
Et en allant, le Loup dit: Il me ſemble
Qu'au col tu as vn colier, pourquoy eſt ce?
C'eſt (dit le Chien) vn colier qui m'oppreſſe,
Et qui reſiſte à la ferocité,
Que ie ſoulois auoir en liberté.
Le temps paſſé ie ſoulois les gens mordre:
Mais mon ſeigneur y ha mis ſi bon ordre
En m'enchainãt, que i'en ſuis bien plus doux.
I'ayme mieux eſtre au bois auec les Loups,
(Ce dit le Loup) en liberté planiere,
Qu'eſtre captif en ſi dure maniere:
Certes l'amour de ton maiſtre eſt trop rude,
Ie ne veux point de telle ſeruitude.
Petit ſeigneur ſur peu eſt plus notable,
Qu'vn grand ſubiect repeu en riche table.



Estre humain entre les siens.



Qui vers les siens monstre sa cruauté.
A grande peine aura il loyauté
Aux estrangers, & chacune personne
Doit on fuyr, qui aux siens ne pardõne.

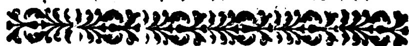
Du Laboureur & des Chiens. Fable LIII.

VN Laboureur l'hyuer durant,
Grand' necessité endurant,
Pour le fort temps qui lors estoit,
Mengea ses Brebis & Agneaux,
Cheureaux, Cochons & ieunes Veaux,
Pour la faim qui le tourmentoit.

Quand tout cela fut deuoré,
Que rien ne luy est demouré,
Fors que les Bœufz de sa charrue:
Nonobstant leur labeur rustique,
Oubliant son gain & pratique,
En la fin pour menger les tue.

Ses Chiens les voyans mourir tous,
Disoient ainsi: Que ferons nous,
Puis que nostre maistre inhumain,
N'espargne non plus qu'aduersaires,
Les bestes qui sont necessaires?
Gardons de tomber en sa main.

Si tu es comme mercennaire,
Auec vn homme debonnaire,
Ton loyer de luy tu prendras:
Mais auec vn fol courageux,
Aux siens cruel & outrageux,
Ta vie & ton gain tu perdras.



S'apriuoiser auec les estrangers.



Tout ce qui n'est hanté
Est trouué bien estrange,
Mais s'il est frequenté,
L'opinion se change.

Du Lyon & du Renard. Fable LIIII.

LE Renard au chemin trouua,
Le Lyon beste fort terrible:
Qui luy sembla si treshorrible,
Que de grand' peur fuyt & s'en va.

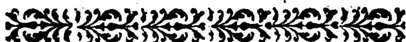
Il le trouua secondement,
Vne autrefois dont il eut crainte:
Mais non pas de si forte attainte,
Qu'il auoit eu premierement.

La tierce fois le rencontra,
Donc pour l'auoir veu si souuent,
Il meit hardiesse en auant,
Et sans peur à luy se monstra.

Auecques luy se meit en voye:
Lors il le trouua si priué,
Que d'estre vers luy arriué,
Il eut grande liesse & ioye.

S'apriuoiser est difficile:
Mais quand on ha prins congnoissance,
L'amytié prend pleine croissance,
Et le hanter en est facile.

L'accoustumance en plusieurs lieux,
Auec les grans nous apriuoise:
Lesquelz nozions de peur de noise,
Regarder entre les deux yeux.



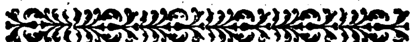
Les moindres peuuent nuyre aux grans.



L'homme de condition basse,
Peult nuyre à vn plus grand que soy,
Son dommage donc ne conçoy,
Qu'vn mal plus grãd ne te pourchasse.

De l'Aigle & de la Renarde.
Fable LV.

L'Aigle qu'on dit le Roy de tous oyseaux
Vn iour trouua des petis Renardeaux
Hors du terrier,& des ce qu'il les veit,
Pour son butin il les print & rauit,
Et s'enuola auecques ceste proye
Dedens son nid:la Renarde s'effroye,
D'auoir perdu ses Faons,& s'escrie,
Et humblement ceste grande Aigle prie
Les rebailler,dont l'Aigle ne tint conte:
Ceste renarde en sa colere monte,
Et par courroux fut tellement fachee,
Qu'au pied de l'arbre ou l'Aigle estoit nichee
Feit vn grand feu,& disoit la Renarde:
Or maintenant de ce peril te garde,
Toy & les tiens,le feu l'arbre enuironne,
Dont l'Aigle ha peur,se complaint & estonne
Pour ses petis qu'elle ne peult sauuer.
Ne sachant donc nul remede trouuer,
A la Renarde elle requiert pardon,
Pour ses oyseaux qui sont en l'abandon,
Du feu ardent. Lecteur icy ie prens,
L'Aigle volant pour les riches & grans,
Et la Renarde aussi pour les petis,
Dont les grans sont souuent assubiettis:
Car quād on fait aux poures quelque offense,
Pour s'en venger trouuent bien leur deffense.



Porter la peine pour les mauuais.

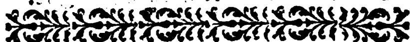


Auec les meschans ne te mets
Vueille toy d'iceux estranger,
Qu'il ne t'en vienne aucun danger,
Tel l'achete qui nen peult mes.

Du Laboureur & de la Cigoigne. Fable LVI.

VN Rustique,
Si s'applique,
A prendre aux retz à couuert
Grues coyes,
Et les Oyes,
Qui mengeoient son bled en verd.
Oyes, Grues
Retenues
Furent aux rets & ficelles,
La Cigoigne,
Ne s'esloongne,
Mais fut prinse auec icelles:
Salut quiert,
Et requiert,
Au Laboureur sa franchise,
Point ne pense,
Quelque offense,
Auoir contre luy commise.

Tu mourras,
Et n'auras
(Dit le Laboureur) mercy,
Qui s'y treuue,
Il espreuue,
Qu'à chacun on fait ainsi.



Chercher occasion de mal faire.



Le mauuais qui cherche la mort
D'autruy, ou luy faire dommage,
S'il n'ha par droit quelque auantage,
Toutesfois le fera à tort.

Du Chat & du Poulet, Fable LVII.

VN Chat plein de feintise,
Rempli de friandise,
Print vn Poulet d'assaut:
Par vn tour de maistrise,
Sur luy la pate ha mise.
Disant, Mourir te faut,
Car tu cries si haut,
Que chacun en tressaut
A mynuit, i'en suis seur:
Puis tu es vn ribaut,
Incestueux, si chaut,
Qu'à monter ne te chaut,
Sur ta mere ou ta sœur.

Le Poulet s'en excuse
Disant ainsi, i'en vse
Par la Loy naturelle.
Mais le Chat plein de ruse,
Sa response refuse,
Comme beste cruelle:
Et pour ceste querelle
Luy feit playe mortelle,
Puis son ventre s'en sent.
Tout ainsi par cautelle,
Et calumnie telle,
L'homme meschant flagelle,
Et destruit l'innocent.



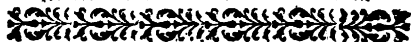
La mauuaistié d'enuie.



Enuie deuient toute seiche
De voir quelqu'vn bien à son aise:
Rien ne voit qui ne luy desplaise
Du bien d'autruy, tant elle peche.

Du Chien enuieux & du Bœuf.
Fable LVIII.

VN enuieux Chien,
Sur du foin estoit,
Qui n'estoit pas sien,
Et s'y arrestoit:
Là se transportoit
Vn Bœuf pour repaistre,
Le Chien feit du maistre,
Et luy deffendit.
Lors le Bœuf ha dit:
O meschante enuie,
Qui m'ostes ma vie,
O facheux danger,
Ta gueule allouuie
N'en sauroit menger.
Ainsi l'Enuieux
D'autruy mal desire,
Sans qu'il en ayt mieux:
Mais plustost empire,
Si quelqu'vn aspire
Au bien qu'il attend,
L'enuieux y tend,
Et s'il peult resiste:
Sinon il est triste,
Soit richesse, auoir
Lettres & sauoir,
Beauté assouuie,
S'il n'en peult auoir,
Encor il l'enuie.



L'innocent est tousiours foulé.



L'innocent
Entre cent,
Et pour tous
Ha les coups.

De la Corneille & de la Brebis. Fable LIX.

VNe Corneille se iouoit
Sur le dos d'vne Brebis douce,
Elle trepignoit & marchoit
Si rudement qu'elle fachoit
Ceste Brebis, qui se courrouce,
Disant, Si par telle secousse
Tu fachois le Chien, ie t'asseure
Que tu aurois grieue morsure.
Ie sçay bien (ce dit la Corneille)
A qui ie me ioue & m'esbas,
Car les paisibles ie resueille,
Et les innocens ie traueille,
A leur simplesse ie combas:
Mais aux mauuais ie ne debas,
Ie sçay bien ce qui en seroit,
Car le Chien se reuencheroit.

Ainsi le doux & simple porte,
Tout le faix & toute la charge:
Mais le mauuais qui ha main forte
On le soulage, on le supporte,
On n'ose luy faire dommage:
Par ainsi il hà l'auantage:
Il tient le mylieu & le bout,
Et l'innocent endure tout.



Se contenter des dons de Dieu.



Les graces ſont de Dieu infuſes,
Et aux perſonnes diuiſees:
Elles doiuent eſtre priſees,
Quand elles ne ſont point confuſes.

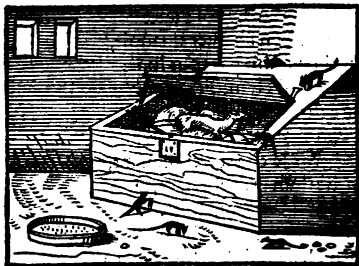
Du Pan & du Rosſignol. Fable LX.

LE Pan à Iuno conſacré,
Se plaingnoit à celle Deeſſe,
Qu'il n'auoit pas le chant à gré,
Doux & plaiſant:plein de lieſſe,
Et que le Roſſignol l'auoit:
Car tant bien chanter il ſauoit,
Qu'il en eſtoit par tout loué:
Mais luy il chantoit enroué.
Lors dit la ſœur de Iupiter,
O Pan il te faut contenter,
Si tu n'as le chant tres plaiſant,
Tu as plumage reluyſant,
Cela te doit reconforter.

Vn chacun doit eſtre content
Des propres graces que Dieu donne:
L'vn en ha peu,l'autre en ha tant
Qu'il plaiſt à Dieu,& qu'il ordonne:
L'vn ha vne grace ſi bonne
A chanter,parler & bien dire,
Qui ne ſauroit lire n'eſcrire:
L'vn ignorant riche de biens,
L'autre bien ſauant qui n'ha riens:
L'vn en conſeil ſage ſe penſe
Pour mener guerre,& l'autre eſt fort.
Dieu ne te veult point faire tort,
Car touſiours il te recompenſe.



Plus par finesse que par force.

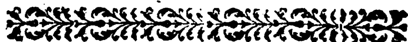


S'il te semble que par la force
L'impuissant ne te puisse atteindre,
Vray est, mais sa vertu s'efforce,
Et l'eau qui dort est moult à craindre.

De la Mustelle & des Souris. Fable LXI.

VNe Mustelle estoit tant enuieillie,
Que sa vertu & force estoit faillie,
Et ne pouuoit prendre à legere course
Rats & Souris comme souloit: & pource
Elle pensa de trouuer la maniere
De se cacher en huche fariniere,
En esperant que sa proye viendroit,
Et la dedens à l'aise la prendroit:
Ce qui fut fait, car les Souris y vindrent,
Et leur repas de la farine prindrent,
Mais la Mustelle estant illec cachee,
L'vne apres l'autre ha coupee & trenchee
A belles dents, ainsi souz telle embuche
Les meit à mort toutes dens ceste huche.

Voila comment quand la force prend cesse,
Il faut auoir recours à la finesse,
Et à l'engin qui la force surmonte,
Car tant que luy n'est legere ne prompte.
Lisander dit ce petit mot tant beau:
Tu feras plus bien souuent par la peau
Du caut Renard beste subtile & fine,
Que ne feras par la peau Leonine.



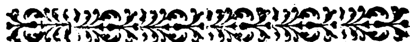
Recongnoitre le bien fait.



Nous deuons estre diligens,
A recongnoitre les biens faits,
Qui par les autres nous sont faits,
C'est la Loy & le droit des gens.

De la Formis & de la Colombe. Fable LXII.

VNe Formis alloit à la fontaine
Ayãt grand' soif,& comme elle beuuoit
Cheut dedens leaue par fortune soudaine.
Sur la fontaine vn bel arbre y auoit,
Et la Colombe estoit dessus perchee,
Qui la Formis dedens l'eaue nager voit.
La voyant donc en l'eaue si empeschee
Se submergeant,luy ietta vne branche,
Que de son bec elle auoit arrachee.
Lors la Formis à son pouoir leaue trenche,
Et au rameau se ioingnit & sauua,
Remerciant vne bonté si franche.
Vn peu apres l'Oyseleur arriua,
Et ses filetz aupres d'illec tendit,
Ses chalumeaux aussi sonner il va.
Et ce pendant qu'à prendre il entendit
Celle Colombe,alors soudainement
Vint la Formis qui au pied le mordit.
Lors pour ce mal receu si promptement,
Iette ses retz & chalumeaux à terre,
Dont la Colombe eut peur & tremblement.
Pour la frayeur s'en vola à grand'erre,
Et la Formis remercia bien fort,
Qui son salut estoit venu acquerre.
Qui secourir autruy fait son effort,
Le deliurant de peril & d'angoisse,
Et puis il tombe en quelque desconfort,
C'est bien raison qu'apres on le congnoisse



Prudence requiſe à vn Prince.



Celle beauté qui l'homme recommãde,
Viẽt de l'eſprit qui eſt prudẽt et ſage:
L'autre beauté du viſage & corſage,
N'eſt pas du tout ſi louable ne grande.

Du Pan & de la Pie.
Fable LXIII.

LEs Oyseaux n'auoient point de Roy,
Pour les gouuerner & conduire,
Mais viuoient sans Prince & sans Loy,
Dont on voit les regnes destruire,
Vn iour se meirent en arroy,
A fin qu'vn Roy peussent eslire:
Le Pan sa beauté allegant,
Se presenta comme arrogant.
Pour la beauté de son plumage
Il fust eslu, mais vne Pie
Luy dit: Nous te ferons hommage,
Si en toy n'est force assopie,
Et tu nous gardes de dommage,
Contre l'Aigle qui nous espie:
Mais si tu n'as point de vertu,
Comment nous deffenderas tu?
Quasi disant, il est requis
Non seulement beauté au Prince,
Mais vn prudent sauoir acquis,
Pour mieux gouuerner sa prouince.
Le sage Roy est plus exquis,
Qui deffend le riche & le mince,
Que le beau remply de parage,
Qui n'ha ne force ne courage.



Se chaſtier par autruy.



Plein de bon ſens et bien ſage eſt celuy
Qui fuyt d'autruy la ruïne et cadẽce,
C'eſt vne aſtuce & acte de prudence,
Se chaſtier par le peril d'autruy.

Du Lyon de l'Asne & du Renard. Fable LXIIIII.

VN fier Lyon, vn Asne & vn Renard
S'en vōt chasser ensemble quelque part,
En la forest branchee:
Tant ont chassé qu'ilz ont corné la prise,
Et pour partir la proye ainsi surprise,
Elle fut detrenchee.
L'Asne qui trop d'audace s'attribue,
A chacun d'eux le butin distribue,
Dont le Lyon despit
Rugist & brait en sa fureur & ire,
Et l'Asne prend, le despece & dessire,
Sans luy donner respit.
Puis au Renard bailla commission,
De faire entr'eux la distribution,
Lors par prudence caute,
La moindre part à luy se reseruant,
De la grand' part fut le Lyon seruant,
De peur de faire faute.
Qui t'ha ainsi (dit le Lyon ireux)
Fait si sauant, si prudent, si heureux:
Lors le Renard parla,
Disant, le mal d'autruy m'ha enseigné,
Car i'auois peur d'estre ainsi empongné,
Que l'Asne que voila.



Contre ceux qui appetent choſes nouuelles.



Les choſes preſentes blaſmons,
Et les nouuelles nous aymons:
Mais on voit en la fin aymer,
Ce qu'on ſouloit deuant blaſmer.

De l'Asne & de ses maistres. Fable LXV.

L'Asne trop las de seruir, desdaignoit
Le Iardinier, lequel estoit son maistre,
Et d'iceluy grandement se plaingnoit,
Car de durs coups souuent le faisoit paistre.
A Iupiter le donna à congnoitre,
Luy demandant vn maistre familier,
Lors Iupiter luy bailla vn Tuillier:
Mais quand il veit la charge trop pesante,
A Iupiter derechef se presente,
Luy suppliant luy faire ce bon heur
(Veu que sa vie est rude & desplaisante)
De luy donner plus doux maistre & seigneur.
Iupiter rit, l'Asne prie sans cesse,
Alors luy donne vn Courroyeur de cuir,
Duquel souffrit maint tourment & destresse,
Et ne pouuoit les horions fuyr.
En hanissant il se faisant ouyr,
Disoit: Helàs malheur sur moy s'estend,
Qui n'ay esté d'vn seul maistre content,
Ie suis tombé en la main du bourreau,
Qui ne pardonne à ma chair n'à ma peau:
C'est bien raison. Car qui tant veult changer,
Et rien ne treuue à luy plaisant & beau,
D'vn petit mal chet en vn grand danger.



Cheoir d'vn peril en vn plus grand.



Qui veult fuyr & euiter le gouffre
De Carybdis, quãd il vient pres de là,
Souuent il tombe au gouffre de Silla,
Auquel plus grand danger & peril
souffre.

De la Vieille & de ses Chambrieres. Fable LXVI.

VNe Vieille auoit des seruantes,
Qu'elle esueilloit auant le iour,
Le chant du Coq bien obseruantes,
Se leuoient sans faire seiour.
Voyans donques ce facheux tour
Et ce tresennuyeux resueil,
Qui les excitoit du sommeil,
Dont le Coq chantoit la vraye heure,
Dirent ensemble, il faut qu'il meure:
Lors selon leur conclusion,
Du Coq feirent occision,
Mais leur malice en vain labeure.
Ces Chambrieres furent frustrees
De leur fole & vaine esperance,
Elles furent mal rencontrees,
De la maistresse qui les tance:
Car sans paix, repos, ne constance,
Les esueille chacune nuict,
Auec vn tumulte & grand bruit,
Et les fait plus matin leuer.
Qui donc veult vn mal escheuer,
Par fait iniuste & vicieux,
Chet en mal plus pernicieux,
Qui d'auantage peult greuer.



Ne s'estimer heureux selon le monde.



Les grans & riches ne sont pas
Si heureux qu'à chacun il semble,
Le poure qui petit assemble
Prend plus gayement son repas.

De l'Asne & du Cheual.
Fable LXVII.

L'Asne reputoit bienheureux
Le Cheual gras & en bon point,
Et le tenoit tresmalheureux,
Car de repos il n'auoit point:
On me pique (dit il) & poingt,
Ie vois aux champs tousiours chargé,
Et le Cheual est mis à point,
Aymé, nourry & hebergé.
Or aduint il qu'on publia
En ce païs guerre mortelle,
Le Cheual on y enuoya
Garny de harnois & de selle.
Combien qu'il fust dur & rebelle
On luy mit le mors en la bouche,
Et pour soustenir la querelle
On le conduit à l'escarmouche.
Ce voyant l'Asne rendoit graces
Aux Dieux de ce qu'ilz ne l'ont fait
Cheual, pour ensuyure les traces
De guerre qui chacun deffait,
Mieux aymoit estre Asne imparfait
Que Cheual piqué & dompté,
Congnoissant que peu vaut l'effect
Des grans, puis qu'il est surmonté.



Ne se laisser deceuoir souz l'ombre d'vn bien fait.



Tous ceux qui ont vn beau parler
Ne sont pas vrays amys fideles,
Car dessouz paroles si belles
Le mal se peult dißimuler.

Du Vaultour & des petis Oyseaux. Fable LXVIII.

LE Vaultour feit semblant de celebrer
Vn beau banquet & copieuse feste,
Pour son natal en ce iour remembrer,
A fin qu'il fust aux oyseaux manifeste:
Tout l'appareil dedens vn Temple appreste,
Et au souper petis Oyseaux inuite,
Qui vindrent tous: puis du Temple bien viste
Les portes ferme, & là tout demoura,
Rien n'y vallut la priere ne fuyte,
L'vn apres l'autre en fin les deuora.

Souz l'ombre donc de quelque bel acueil,
Gardõs nous bien d'estre en ce poinct surpris,
Si on nous fait vn gracieux recueil,
Considerons ainsi que bien apris,
Si aucun mal est point dessouz compris,
Car souz miel le fiel est mussé:
Quand tout cela sera ainsi pensé,
Vainqueurs serons des secrettes enuies:
De l'ennemy le fait sera passé,
Sans pouuoir nuyre aux hõneurs ny aux vies.



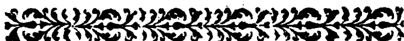
N'entreprendre outre ses forces.



Qui plus que ne doit entreprend,
Et ne met fin à l'entreprise,
Chacun l'argue & le reprend,
Et ne treuue homme qui le prise.

De l'Aigle & du Corbeau.
Fable LXIX.

L'Aigle volant d'vne treshaute roche
Descéd en bas,& pres d'vn parc s'approche
Auquel choisit vn Agneau blanc & tendre,
Et dessus luy vint ses pates estendre,
Des ongles serre,& l'emporte & rauit.
Le noir Corbeau qui ceste proye veit,
Cuide ainsi faire,& dens le parc s'en vint,
Ou il eslut vn Mouton entre vint,
Le plus refait,sur lequel s'est assis:
Mais aussi tost ses ongles endurcis,
Se sont meslez & ahers à la laine,
Et d'autant plus qu'il prenoit grande peine,
Au mouuement des æsles pour voler,
Et d'autant moins se pouuoit demesler.
Lors vn Pasteur qui veit ceste folie,
Acourt bien tost,puis le prend & le lie,
Les æsles coupe,& sans autre debat,
A ses enfans le baille pour esbat,
Dont l'vn diceux l'interroga,disant:
Mais qui es tu oyseau tant desplaisant?
Helàs (dit il) pour vray ie me pensoye,
Vne grande Aigle,& ne me congnoissoye.
Mais ie voy bien que ie suis vn oyseau,
Moindre de tous,qui m'appelle Corbeau,
C'est à bon droit,s'il m'en est ainsi pris,
Pource que i'ay sur ma force entrepris.



Se tenir à ce qu'on ha.



Qui laiſſe aller ce qu'il tiēt en ſes mains
En eſperant auoir meilleure choſe,
Maintesfois perd, & treuue beaucoup moins,
Telle eſperāce eſt de ſon fruit forcloſe.

Du Rosſignol & de l'Oiſeleur. Fable LXX.

LE Rosſignol ſur vn cheſne chantoit,
Se deſgoiſant ainſi qu'il ha d'vſage:
Pres de ce lieu vn Oiſeleur eſtoit,
Qui aux filetz le Rosſignol guettoit,
Pour le menger en roſt ou en potage:
Il luy feit peur, le Rosſignol volage
Se meit en fuyte, aux retz fut arreſté,
Donc l'Oiſeleur le print à ce paſſage.
Qui trop ſe haſte eſt eſtimé peu ſage,
Quand tombe aux laz ou il eſt aguetté.

Le Rosſignol prie à ceſt Oiſeleur
De le lacher, car peu de choſe il monte
Pour tel mengeur & ſi grand aualleur,
Et qu'autre oyſeau de plus grande valleur
Prẽdre pourroit. l'Oiſeleur n'en tint conte:
Mais reſpondit, ce me ſeroit grand honte
De te quitter, certes tu en mourras,
Par fol eſpoir qui l'imprudent ſurmonte,
Ie ne croiray en parole ſi prompte.
Mieux vaut vn tien, que deux fois tu l'auras.



Regarder la fin de ſon œuure.



Ce n'eſt pas tout que commencer,
Il faut voir ſi la fin eſt bonne:
Car lors n'eſt pas temps d'y penſer,
L'œuure par la fin ſe couronne.

Du Renard & du Bouc.
Fable LXXI.

VN fin Renard & vn Bouc s'en allerent,
Boire en vn puits, auquel ilz deualerent:
Apres auoir bien beu leur saoul tous deux,
De leur sortir furent assez douteux:
Mais le Renard garny de sa cautelle,
Dit à ce Bouc vne parole telle:
Prenons courage apres la peur receüe,
I'ay aduisé le poinct de nostre yssue,
Fay mon conseil,ne le mets en arriere:
Si tu te veux sur les pieds de derriere
Dresser debout,& tes deux cornes ioindre
Contre le mur,d'agilité non moindre,
Qu'à vn bon Cerf,d'icy ie sauteray,
Et cela fait dehors t'en ietteray.
Le Bouc le creut,le Renard dehors saute,
Puis il reprint le Bouc de sa grand' faute,
En le moquant & luy niant secours,
Disant ainsi: si tu eusses recours
A la prudence,au sauoir & vsage,
Comme ta barbe en porte tesmoignage,
Penser deuois deuant qu'entrer au puits,
Si tu pourrois sortir comme ie suis.
Car le prudent,le bien sage & bien fin,
De tous ses faits il regarde la fin:
Et quand il ha en son esprit conceu
La fin du fait,il n'est iamais deceu,
Comme en tous arts dont la fin est pensee,
Auant que soit quelque œuure commencee.



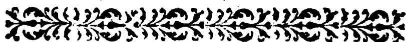
Chercher ſa commodité aux deſpens d'autruy.



Souz l'eſpece de charité,
Et ſouz l'ombre de verité,
Nous conſeillons autruy tant bien,
Mais c'eſt ſouuent pour noſtre bien.

Du Renard sans queüe. Fable LXXII.

QVelque Renard par la queüe estoit pris,
Pour eschaper il la trêche & la coupe,
Parquoy craingnant deshonneur & despris,
D'autres Renards il euitoit la troupe:
Lors il pensa ses compaignons tromper,
Les exhortant de leur queüe couper:
A fin que souz telle espece & tel nombre,
Il peust cacher sa honte & son encombre,
Ainsi que font souuent les malheureux,
Qui pour auoir cõfort comme il leur semble,
Ne leur suffit d'auoir mal tout par eux,
Ains ilz voudroient cõme il sont langoureux,
Que chacun fust, pour auoir part ensemble.
De ces Renards la compaignie estoit
Dedens vn champ, le Renard escoué,
Coüper la queüe à tous amonnestoit,
A celle fin qu'il ne fust desloué,
Leur suadant que la queüe si large,
Estoit pour eux vne pesante charge.
Lors vn Renard de ceux qui estoient là,
En souriant pour tous ainsi parla,
Disant: Amy pource que l'accident
T'osta la queüe, il est bien euident
Que pour couurir ton mal & infortune,
Tu voudrois bien l'espece estre commune:
Mais ton conseil est sot & imprudent.



Ne demander ayde à celuy qui nuyt naturellement.



Il est fol qui secours demande,
A celuy qui nuyt par nature,
Dont la malice ne s'amende,
Baillant pointure pour ointure.

Du Renard & du Buiſſon. Fable LXXIII.

VNe autre Renard ayant peur
Du Veneur, court vers vne haye:
Mais lors fut trompé le trompeur,
Quand pour grinper à mont s'eſſaye.
Voulant trouuer chemin & voye,
Par dedens l'eſpineux Buiſſon,
Des pointes receut mainte playe,
Dont il eut grieue marriſſon.

Lors en gemiſſant & plourant
Dit au Buiſſon, ie vien icy
Pour eſtre ton ayde implorant,
Et tu me naures ſans mercy:
Le Buiſſon luy reſpond, auſsi
Renard tu erres grandement,
Car tu me penſois prendre ainſi,
Que prens les autres cautement.

C'eſt grand' folie de querir
Secours à celuy qui veult nuyre,
Et qui tache à faire perir
Le demandeur, pour le deſtruire.
Ceſte fable auſsi veult inſtruire
De ſe garder d'eſtre ſurpris:
Plus que ſoymeſme on treuue pire,
Et tel veult prendre qui eſt pris.



Porter patiemment les iniures.

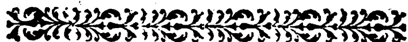


On endure bien doucement
Iniure de ſon aduerſaire,
Quand on ſcait veritablement,
Qu'il eſt couſtumier de ce faire.

De la Perdrix & des Coqs. Fable LXXIIII.

QVelque Laboureur acheta
Vne Perdrix pour son plaisir,
Dedens son hostel la porta,
Et toute nuict la feit gesir
Auec les Coqs au poulailler,
Lesquelz la vindrent trauailler,
Et de leurs becs la piquoterent,
De leur fiente l'infecterent,
Dont la Perdrix plaint & lamente,
Pensant que ce soit la maniere,
Que pource qu'elle est estrangere,
On la batte ainsi & tormente.

Ceste Perdrix vn peu apres
Veit ces Coqs qui s'entrebatoient.
L'vn de l'autre approchoient si pres,
Que des ongles & becs iouftoient:
Ie n'ay (dit elle) de merueille,
S'ainsi on me fache & traueille,
Veu que ces Coqs d'vne nature,
Ont entr'eux vne guerre dure.
L'iniure à porter est facile,
Du mauuais & l'iniurieux,
Qui d'vne coustume inciuile
Est à tous ainsi furieux.



Estre semblable en parole &
en mœurs.



Vn traytre, vn trompeur ou moqueur,
S'il te sermone ou te harangue,
Tu dois bien penser que sa langue
N'est point correspondante au cœur.

Du Renard & du Foreftier. Fable LXXV.

VN Renard fut par les Veneurs chasſé,
Et tant courut qu'il en eſtoit laſſé:
Pres d'vne tente & cabane arriua,
Ou tout ioingnant vn Foreſtier trouua,
Auquel il feit la ſupplication,
De luy monſtrer lieu de ſaluation
Pour ſe muſſer: le Foreſtier monſtra
Son petit toict, le Renard y entra,
Et ſe cacha en quelque petit coin.
Iceux Veneurs qui le ſuyuoient de loin
Au Foreſtier demanderent, s'il ha
Veu vn Renard lequel fuyoit par là.
Le Foreſtier par ſa fraude maligne
Monſtrant le lieu, de la main leur feit ſigne
Qu'il eſtoit là, mais il dit de la bouche
Ne l'auoir veu. chacun Veneur s'approche,
Et le Renard par derriere s'eſchappe,
Si que pas vn des Veneurs ne l'atrappe:
Et celà fait, le Foreſtier ſe cource
A ce Renard, & l'iniurie, pource
Qu'il ne luy ha rendu mercis & graces.
Dit le Renard, i'ay bien veu tes fallaces,
Si tu auois les mœurs & le courage
Sans ſimuler, pareilz à ton langage,
Gré t'en ſaurois mais conte on ne doit faire
D'vn qui ha cœur à la Langue contraire.



Faire du bien par ſorce.



Ceux qui ſont durs au doux parler,
Et ne ſont rien que par contrainte,
Il leur faut bailler vne crainte,
Et les frapper & mutiler.

De l'homme & de son Dieu de bois. Fable LXXVI.

VN homme auoit en sa maison
Vn Dieu de bois qui estoit creux,
Qu'il prioit en toute saison
Le faire riche & bienheureux:
Mais tant plus son Dieu il prioit,
Et moins son bien multiplioit,
En fin tomba en indigence,
Parquoy son Dieu iniurioit,
Tachant d'en faire la vengeance.
Cest homme en courroux incité,
Par les deux iambes print ce Dieu,
Et d'vn despit tout irrité,
Le ietta par terre en ce lieu:
La statue tant desprisa,
Que la teste en pieces brisa,
Dont il issit or & argent,
Que cher estima & prisa,
Comme necessaire & vrgent.
L'homme recueillant la richesse
Disoit, tu es traytre & peruers:
Tu te veux auoir par rudesse,
Et par tourmens durs & diuers:
Quand ie t'ay porté tout honneur,
De rien ne m'as esté donneur,
Ie n'en ay eu rien que par force.
Le mauuais est donc fait meilleur,
Quand on le contraint & efforce.



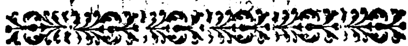
Ne s'assubiettir pour nuyre à autruy.



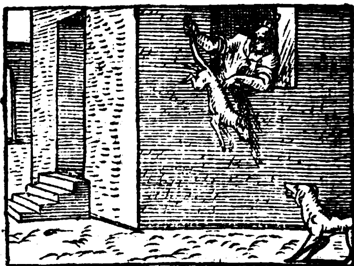
Qui se met en subiection
D'aucun, pour à son prochain nuyre,
Tant mieux pense son fait conduire,
Tant plus voit sa destruction.

Du Cerf & du Cheual.
Fable LXXVII.

Contre vn grand Cerf vn Cheual auoit
guerre,
Et pour le batre il le ſuyuoit grand erre:
Mais voyant bien qu'il n'en ſeroit le maiſtre,
Pria vn homme à fin qu'il luy pleuſt eſtre
Son adiuteur, à vaincre celuy Cerf,
Tant que ſouz luy il fuſt vaincu & ſerf:
L'homme l'accepte, & à fin qu'il le guide,
Luy met la ſelle & le mors, & la bride,
Monte deſſus, & tous deux vont apres
Le Cerf cornu, le ſuyuant de ſi pres,
Qu'ilz l'ont ſaiſy: le Cheual glorieux
D'auoir eſté du Cerf victorieux,
Rend grace à l'homme, & le prie deſcendre
De deſſus luy, mais il n'y veult entendre,
Ains luy reſpond que ſouz luy demourra,
Et que de l'homme au ſeruice mourra,
Puis qu'il s'eſtoit mis deſſouz ſa puiſſance
Failloit par force y faire obeïſſance.
En pareil cas pluſieurs en liberté
Veulent combatre & nuire à poureté,
Et pour la vaincre ilz amaſſent richeſſes,
Threſors mondains, par fraudes & fineſſes,
Dont il aduient que par force d'eſcus,
Eſtans victeurs ilz demeurent vaincus,
D'vn cruel monſtre & tres damnable vice,
Qui eſt nommé famelique auarice.



Se resiouir des choses qui apportent le mal.



Bien souuent ce qu'on pense
Estre tres proufitable,
Contre toute esperance,
Se treuue dommageable.

Du Chien inuité au banquet. Fable LXXVIII.

VN homme auoit ſemond vn ſien amy,
A vn banquet que chez luy apreſta:
Son Chien auſsi, qui n'eſtoit endormy,
Le Chien de l'autre au banquet inuita,
Qui de venir à l'hoſtel ſe haſta:
Et quand il veit la cuyſine garnie,
Il dit en ſoy, ſi bien ie ſouperay,
Et tant ſera ceſte pance fournie,
Que de trois iours apres m'en ſentiray.
En ce diſant ſa queüe remouuoit,
En eſperant s'en bailler par la moue:
Le Cuyſinier qui reſiouir le voit,
Le prend ſoudain par la queüe, & le roue
Trois tours en l'aer, ainſi comme on ſe ioue,
Puis le ietta en bas par la feneſtre,
Dequoy il fuſt eſtourdy longuement,
Lors chancellant à dextre & à ſeneſtre
Print à fuyr, criant horriblement.
Les autres Chiens qui le veirent courir,
Luy demandoient s'il auoit bien repeu,
Luy qui penſoit (ſans eſchaper) mourir,
Leur reſpondit: Ouy tant que i'ay peu,
I'en ay tant prins, i'ay tant mengé & beu,
Que ie ne ſçay par ou ie ſuis ſorty.
Voila comment ne faut prendre lieſſe,
Pour quelque bien, lequel eſt conuerty
Le plus ſouuent en douleur & triſteſſe.



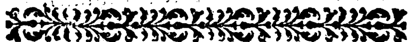
Labeur continuel fait vn grand thresor.



De peu à peu à grãd bien on paruient,
Quand par labeur d'estre riche on affecte:
Auec espoir perseuerer conuient,
Car pierre à pierre est vne maison faite.

Du Laboureur & de ses enfans, Fable LXXIX.

VN Laboureur voyant finer sa vie,
De bien pouruoir ses Enfans eut enuie,
En desirant les faire riches gens,
Par leur labeur, s'ilz estoient diligens.
Se mourant donc il leur va dire ainsi:
Mes beaux enfans, apres ma mort, voicy
Que vous ferez, ma vigne fouyrez,
Et tout au fons vn thresor trouuerez,
Que i'y ay mis pour la succesion,
Dont ie vous mets en la possesion.
Le Pere mort les enfans s'en allerent
Droit à la vigne, & soudain la fouillerent,
Auec houyaux & houes iusqu'au fons,
Mais nul thresor trouuerent aux parfons,
Dont ilz pensoient auoir esté deceuz:
Mais celle vigne apres les coups receuz
Des instrumens seruans aux Laboureurs,
Produit ses fruits & ses raisins bien meurs:
Et neantmoins qu'elle eust esté en friche,
Par ce labeur chacun d'iceux fut riche.
Il appert donc que quand on continue
A labourer, le bien ne diminue,
Mais il s'augmente & suruient au besoin.
De peu à peu certes on va bien loin,
Plus est prisé vn bien ainsi acquis,
Qu'vn bien trouué, ou vn thresor exquis.



De fuyr la mort.



Lo mort eſt ſouuent ſouhaitee,
Quand on ha des maux ſouuenir:
Mais quand on l'apperçoit venir
Du ſouhaiteur eſt reiettee.

Du Vieillard appellant la Mort. Fable LXXX.

VN Vieillard portoit
Vn fardeau de bois,
Dont laſsé eſtoit,
Pour ſon trop lourd poix.
Donques tant laſsé
De porter ſa charge,
Aupres d'vn foſsé
Son fardeau deſcharge.
Puis par deſeſpoir
La Mort appella,
Et tout ſon pouuoir,
Laquelle vint là.
Diſant, que veux tu?
Es tu las de viure?
Es tu abbatu?
Veux tu la Mort ſuyure?
Non dit le Vieil homme,
Ie ne veux mourir,
Ie t'appelle & ſomme
Pour me ſecourir.
Preſte vn peu ta main
Pour me recharger,
Car c'eſt acte humain
Dautruy ſoulager.



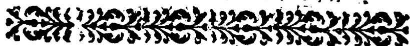
Contre les orguilleux.



L'homme humble eſchappe bien ſouuēt
Des grans perilz, mais l'orguilleux
Tombe aux dangers tres perilleux:
Petite pluye abbat grand vent.

Du Roseau & de l'Oliuier. Fable LXXXI.

VN Roseau tendre & vn Oliuier haut,
De leur beauté & valeur contendoient,
Et l'vn de l'autre accusoient le defaut:
A qui mieux mieux leur cause deffendoient,
Dit l'Oliuier, ie suis fort & constant,
Et contre moy n'es au vent resistant,
Car tu flechis, & ie suis ferme & stable.
Lors le Roseau se teut & le laissa:
Mais tout soudain vn fort vent se haussa
Impetueux, & si insuportable
Que l'Oliuier par terre il renuersa,
Et le Roseau entier il delaissa,
Car il ployoit & estoit variable.
Ainsi est il des orguilleux mondains,
Trop glorieux & pleins de fier courage,
Qui par des cas & accidens soudains
Sont ruïnez à leur perte & dommage:
Car de tant plus qu'en leur pouuoir se fient,
Qu'en leur richesse & biens se glorifient,
Plustost aussi trouuent vn plusfort qu'eux,
Souz le pouuoir duquel ilz sont liez
Assubiettis, prins, & humiliez:
C'est voluntiers la fin des orguilleux.
Mais les petis, humbles, obeïssans,
Qui de leur gré sont doux & flechissans,
Eschappent mieux les dangers perilleux.



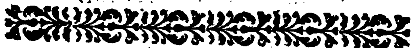
Contre les pareſſeux.



Qui ſe veult eſtranger
Du labeur ordinaire,
Soit maiſtre ou mercenaire,
Il chet en grand danger.

De la Vache & du Bœuf. Fable LXXXII.

VNe Vache estant de seiour,
Voyant que tout le long du iour
Le bœuf ne bougeoit du labeur,
Estima cela grand malheur.
Comme meschant le condemna,
Le desprisa & contemna.
Car sans rien faire elle viuoit
Tandis qu'au labeur il seruoit.
Mais quand le iour du sacrifice
Fut escheu, icelle Genisse
Fut menee à l'occision,
Pour faire l'immolation:
Dont le Bœuf se print à souzrire,
Et en se moquant luy va dire:
Puis que iamais ne labouras,
Comme inutile tu mourras.
Tu t'es de moy cent foys moquee,
Mais la peine t'est retorquee,
Ie demeure encore viuant,
Et la mort t'est de pres suyuant.
Ainsi en aduient il à ceux
Qui sont tardifs & paresseux,
Perilleux danger les rauit,
Maugré eux le Laboureur vit.
Celuy n'est pas digne de viure,
Qui veult oysiueté ensuyure.
Ou voit souuent mourir de faim
Cil qui ne sçait gaigner son pain.



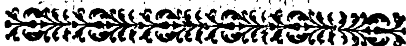
Le mal vient de nous.



Ordinairement par nous mesmes
Nous tombons en perilz extremes,
Nostre faute & coulpe excusons
Et la Fortune en accusons.

De l'Enfant & de Fortune. Fable LXXXIII.

PRes d'vn puits estoit
Et s'y esbatoit
Vn beau ieune Filz.
Sommeil le surprint,
Et dormir s'ent vint
Au bort de ce puits.
Fortune qui va,
Au lieu arriua,
Et celuy resueille,
Disant, mon amy,
Ne sois endormy,
Et plus ne sommeille.
Sy tombé tu fusses,
Excusé ne m'eusses,
Et chacun eust dit,
Que trop importune
Luy estoit Fortune
Qui mort le rendit.
Moy donc accusee,
Ta faute excusee
Tousiours eust esté.
Mais l'homme imparfait
Luy seul mal se fait,
Par sa lacheté.



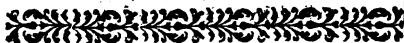
Le mauuais vouloir d'inimitié.



Haine est de si faulse nature,
En cœur, en fait, & au combatre.
Qu'vn souflet voluntiers endure,
Afin d'en rendre trois ou quatre.

De deux Ennemys.
Fable LXXXIIII.

DEux gladiateurs ennemys;
Pour passer la mer se sont mis
En vne nauire : & pourtant
Que l'vn d'eux l'autre hayoit tant,
Qu'ilz ne se pouuoient entreuoir,
L'vn se meit pour sa place auoir
En la proue, l'autre en la poupe,
Et alors voicy vne troupe
D'ondes & de flotz arriuer,
Que les grans vents faisoient leuer,
Si que la mer tant perilleuse,
Leur feit vne peur merueilleuse.
Celuy de la proue voyant
La mer enflee, & ondoyant
Par les vents & par la tempeste,
Feit au Patron vne requeste,
De luy dire quelle partie
De la nef seroit subuertie,
Premierement. Lors, dit le maistre,
La poupe premier conuient estre
Submergee. Donc dit celuy,
Plus aise seray ce iourd'huy,
Et de mourir n'auray esmoy,
Si ie voy mourir deuant moy,
Celuy que i'ay en si grand' hayne,
I'en mourray en plus douce peine.



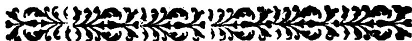
Ne laisser l'amy au besoin.



Ne sois pas amy à demy,
Il le faut estre entierement:
L'amour ne vaut rien autrement,
Au besoin congnoit on l'amy.

De deux amys & de l'Ourse.
Fable LXXXV.

DEux cõpaignons amys s'entr'appelloiẽt
Lesq̃lz vn iour parmy les chãps alloiẽt:
Vne grande Ourse en leur chemin trouuerent,
Et aussi tost que la beste aduiserent
L'vn d'eux eut peur,& du danger s'osta,
Et sur vn arbre illecques pres monta.
L'autre doutant n'auoir force & puissance,
Pour faire à l'Ourse aucune resistance
Se couche bas,fait du mort en grand' peine,
Sans retirer aucun vent ny allaine:
L'Ourse approcha,& ne sentant tirer
Allaine ou vent,ny l'homme respirer,
Là le laissa,l'estimant comme mort,
Car aux corps morts iamais elle ne mord:
Donques apres qu'elle s'en fut allee,
Le premier feit de l'arbre deuallee,
Et demanda à l'autre quell' merueille,
L'Ourse auoit dit si pres de son aureille.
Lors respondit par douce vrbanité,
L'Ourse (dit il) m'ha bien admonnesté,
Que ie ne voise à iamais pres ou loin,
Auecques ceux qui laissent au besoin
Leurs cõpaignons,ceux qui font telz defaux,
On les peult bien appeller amys faux,
Qui sont amys seulement de la bouche:
Mais par effect l'amour au cœur ne touche.



Ne s'esleuer en orgueil.

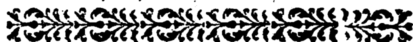


Plusieurs sont qui se mescongnoissent,
Se voyans en prosperité,
Mais s'ilz sont en aduersité,
Leur infirmité recongnoissent.

De la Mule superbe. Fable LXXXVI.

Quelque Mule grasse en bon poinct,
Bien nourrie d'orge en l'estable,
De rien ne se soucioit point.
Et ne portoit charge greuable:
Sentant donc fortune amyable,
En son courage se prisoit,
L'estimant tousiours fauorable,
Et par orgueil ainsi disoit:
Mon pere est vn tresbeau Cheual
Noble & puissant, plein de prouesse,
Qui peult courir à mont, à val,
Ie luy ressemble de vistesse.

Peu apres aduint qu'en la presse
Des Cheuaux legers fut menee:
Mais de courir bien tost feit cesse,
Quand la course luy fut donnee.
La Mule clochant & deffaite,
Dit en soymesme: I'apperçoy
Qu'vn Asne m'ha forgee & faite,
Non vn Cheual, ie le conçoy,
D'autrement penser me deçoy,
Car vn Asne est mon propre pere.
Bien souuent se retourne en soy,
Qui perd la fortune prospere.



Contre les menteurs.



Qui s'accoustume de mentir,
Apres qu'il ha baillé de bourde,
On ne peult à luy consentir,
Car on luy fait l'aureille sourde.

Du Berger menteur.
Fable LXXXVII.

VN Pastoureau dessus vn mont gardoit
Ses doux Agneaux, ses Moutõs & brebis
De ses voisins se moquoit & lardoit,
Quand il estoit saoul d'eaue & de pain bis,
Il s'escrioit : Helas les Loups famis
M'ont desrobé, & mes Moutons emportent.
Gens mensongers iamais vray ne rapportent.
Par plusieurs fois les Laboureus d'entour,
Vindrent au cry: mais les Loups ne trouuoiẽt,
Et bien souuent leur dressa ce bon tour,
Estans deceuz quand ilz y arriuoient.
Vn iour les Loups le parc de pres suyuoient,
Vne Brebis leur demoura pour proye.
Tost vient le mal combien qu'enuis on croye.
Ce Pastoureau le larrecin voyant,
Du maistre loup qui la brebis emporte,
Au loup, au loup, disoit il en criant,
Mais de secours ame ne le conforte:
Là on le laisse, aucun ne s'y transporte,
Car trop souuent les auoit abusez.
Tousiours en fin sont prins les plus rusez.
Homme qui est souuent trouué menteur,
S'on l'apperçoit on ne le veult pas croire:
Voire fust il de verité l'autheur,
Ne sera creu ny tenu pour notoire:
C'est son loyer, il n'ha point d'autre gloire:
C'est bien raison s'il vse de mensonge,
Que verité luy soit imputé songe.



Se corriger le premier.



Tel voit dedens les yeux d'autruy
Vn festu, mais sans voir plus outre,
N'apperçoit vne grosse poutre,
Qui l'aueugle, & s'adresse à luy.

D'aucun Deuin ou Prophete. Fable LXXXVIII.

QVelque Deuin en vne Ville estoit
En plein marché, qui disoit l'auenture
A tout chacun qui là se presentoit,
Et annonçoit toute chose future:
Lors se moquant quelque homme de raison
De ce Prophete, & de son sot blason,
Dire luy vint chose qui estoit vraye,
Que les Larrons estoient en sa maison,
Qui emportoient par fraude & trahison
Son or, son bien, & sa robe, & son saye.

Vers sa maison se hastant de venir
En son chemin vn homme incongnu treuue,
Lequel luy dit: si tu scais l'aduenir,
Tu en as fait maintenant faulse espreuue,
Pourquoy veux tu au peuple faire acroire
Le temps futur, toy qui n'as en memoire,
Ton propre mal & aduerse fortune?
Celà est laid de vouloir pour la gloire
Reprendre autruy, & de son fait notoire,
N'en auoir soin & souuenance aucune.



Demander à Dieu chose iuste.



Priere & requeste,
A Dieu presentee,
S'elle n'est honneste,
N'est point acceptee.

De Iupiter & de la Mouche. Fable LXXXIX.

LA Mouche à miel pour faire sacrifices
Aux iustes Dieux, de leur grans benefices,
A Iupiter le plus grand Dieu du Ciel,
Feit vn present du meilleur de son miel:
Dont luy ioyeux de telle oblation,
Luy ottroya que la petition
Qu'elle feroit, luy seroit accordee
Tout aussi tost que seroit demandee.
La Mouche donc sa priere faisant
De mauuais cœur, ainsi luy va disant:
Trespuissant Dieu concede à ton ancelle,
Et luy permets que cestuy là ou celle,
Qui me prendra mon miel furtiuement,
De mon piquant soit attaint viuement:
Et à l'instant qu'il souffrira piqueure,
Il tombe mort, sans qu'aucun le sequeure.
Lors Iupiter douteux de l'oraison,
Luy respondit, ce n'est pas la raison:
Mais ie permets, & le veux en ce poinct,
Que si quelcun de ta piqueure est poingt,
Et il aduient que l'aiguillon demeure
Dedens sa chair, il faut lors que tu meure.
En l'aiguillon consistera ta vie,
De qui tu as de poindre tant d'enuie:
C'est ton loyer. Car qui prie ou souhaite,
Qu'à son prochain mort ou perte soit faite,
Le mal requis (ainsi qu'il est bien iuste)
Tombe dessus le suppliant iniuste.



Conſiderer le temps.



Ce qui n'eſt point fait en temps deu,
Ne peult trop longuement durer:
Le fruit eſperé eſt perdu,
Et puis apres faut endurer.

De l'Adolescent & de l'Arondelle. Fable XC.

VN ieune Filz viuant en ses delices,
Auoit ses biens despendus folement,
Et consumé ses estas & offices,
Tant qu'il n'auoit plus qu'vn seul vestement,
Voyant vn iour voler legierement,
Vne Arondelle annonçant ce luy semble
L'esté prochain, non pas l'hyuer qui tremble,
Au plus offrant sa robe en vente ha mise,
En demourant tout nud en sa chemise.
Contre l'espoir arriua la froidure,
L'hyuer suruint auec gelee & glace:
L'Adolescent extreme froit endure,
Le vent le fiert, la neige le menace.
Et apperçoit l'Aronde qui trespasse
Pour le grand froid, & douloureux martire.
Et la voyant luy commença à dire,
O faux oyseau si de toy ie me deulz,
C'est bien raison, car tu nous perds tous deux.
Tout ce qui n'est fait en temps & saison,
Trop lentement ou trop hastiuement,
Sans mesurer à l'aune de raison,
Le repentir le suyt soudainement.
En son fait faut auoir bon iugement,
Ne se reigler souz personne inconstante:
Mais se reigler souz personne sauante.
Qui bien du mal, & droit du faux discerne,
Sage est celuy qui ainsi se gouuerne.



Contre les auaricieux.



L'homme eſt maintesfois trop expert,
En exerçant ſon auarice:
Dangereux eſt tel exercice:
Car tel cuide gaigner qui perd.

De la Femme & de la Geline. Fable XCI.

QVelque femme vne Poule auoit,
Qui luy portoit grand auantage,
Chacun iour pondre luy deuoit
Vn œuf d'or comme elle pouuoit,
C'estoit son naturel vsage:
Dont fut augmenté le mesnage,
Et riche grandement deuint,
Pour ce beau thresor qui luy vint.

Ceste Femme auaricieuse,
Pensant la Poule estre au dedens
Toute doree & precieuse,
La tua comme furieuse,
Sans aduiser les accidens:
Mais à l'œil de tous regardans,
Fut trouuee dens sa poictrine
Tout ainsi qu'vne autre geline.

En pensant donques s'enrichir,
Elle perdit par conuoitise.
Auarice nous fait flechir,
Et nous augmente le desir,
Qui nous fait perdre chose acquise.
Desir de gain fait entreprise,
Qui est cause de perte à maints
De ce quilz tenoient en leurs mains.



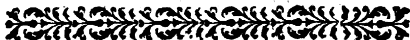
Contre les vanteurs.



Qui cherche honneur par ſa ventance,
Et il ne met riens à effect,
Il eſt bien digne qu'on le tenſe.
De grand' ventance peu de fait.

De l'Homme & du Lyon. Fable XCII.

Ainsi qu'vn Homme & vn Lyon alloient
Par le chemin, & ensemble parloient
De leur vertu, de leur force & courage,
Disans auoir l'vn sur lautre auantage,
Vne colomne assez haute trouuerent
Au carrefour, pres duquel arriuerent,
Dedens laquelle estoit entaillé comme
Vn grand Lyon estoit occis par l'homme.
Ce que voyant l'Homme dit au Lyon:
O fier Lyon plein de rebellion
Regarde icy, vn homme tu peux voir,
Qui le Lyon ha mis souz son pouuoir.
Le suffoquant comme victorieux.
Ainsi l'Homme est plus noble & glorieux,
Que le Lyon, de sa propre nature.
Dit le Lyon, ie ne croy en peinture:
Car peintres ont en leur art grand' licence.
Si les Lyons auoient ceste science,
Peindre pourroient le Lyon comme maistre,
Et vainqueur d'hõme, ainsi qu'il peult biẽ estre
Tu le verras: Lors acheuant son dire,
C'est homme prend & le tue & desire.
Il appert dõc qu'vn vãteur plein de gloire,
Veult ses beaux faits à chacun faire acroire:
Mais en la fin se trompe & se deçoit
Si lourdement, que chacun l'apperçoit.



Contre les traytres.

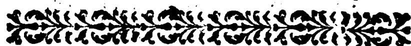


Ne vueillez trahir, ne riens faire
Non plus que voulez qu'on vous face:
Car trahison ne peult complaire,
A cœur qui est de bonne race.

De l'Oyſeleur & de la Perdrix. Fable XCIII.

VN Oyſcleur tuer vouloit
Vne Perdrix qu'il auoit priſe
Aux champs, ainſi qu'elle voloit:
Mais quand elle ſe veit ſurpriſe,
Pria par gand' humilité,
Qu'il luy donnaſt ſa liberté,
Et la lachaſt, luy promettant
Qu'en ſes retz feroit venir tant
D'autres oyſeaux, tous de ſa bande,
Qu'il en ſeroit plus que content:
Mais l'Oyſeleur en debatant
N'eut cure d'vne telle amende.

Lors il luy dit, au vray ie iuge,
Que tu es digne de la mort,
Sans auoir à mercy refuge:
Car tu veux faire à autruy tort.
Tu promets pour te deliurer,
Qu'en mes mains tu feras liurer
Pluſieurs oyſeaux de ta nichee,
Mais premier ſeras deſpeſchee,
Pour te rendre iuſte ſalaire.
Qui ha la trahiſon cherchee,
Sa chair doit eſtre detrenchee,
Pour eſtre aux autres exemplaire.



Plus par diligence que par force.



Par long labeur assez continué,
On treuue fin de ce qu'est entrepris:
Perseuerance obtient tousiours son prys,
Qui n'est iamais de l'honneur desnué.

Du Lieure & de la Tortue. Fable XCIIII.

VN Lieure print debat à la Tortue,
Luy reprochãt ses pieds tant paresseux,
Louant les siens desquelz il s'esuertue
Courir au loin non las & angoisseux:
Mais la Tortue en ses pieds se confie
Autant que luy, en course le deffie.
De leur debat le Renard iuge fut,
Qui leur bailla pour course vn certain but.
Lors la Tortue, ostant sa negligence,
Vint iusqu'au but en prompte diligence,
Ce temps pendant que le Lieure sommeille,
Lequel pensoit auoir gaigné sa part,
Mais pour neant apres qu'il se resueille
Courut au but, car il y vint trop tard.

Le Lieure alors confessa sa paresse,
En approuuant ferme perseuerance,
Faite à loisir par prudence & sagesse,
Trop plus que force & legere inconstance,
Qui ha de soy si grande confiance,
Qu'elle s'attend à sa propre vertu:
Mais son pouuoir souuent est abatu:
Et au contraire, industrie assez lente,
Conduit à fin son fait bien debatu,
Mieux la moytié que force violente.

N 2



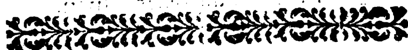
Contre les oysifs.



C'est vn monstre en chose publique,
D'vn qui ne veult ou scait rien faire:
Car il est à vertu contraire,
Laquelle à bien ouurer s'aplique.

Du Feure & du petit Chien. Fable XCV.

VN Feure auoit vn petit Chien,
Qui tousiours dormoit ce pendant
Que son maistre besongnoit bien,
Le disner estoit attendant:
Mais quand son maistre estoit mordant
Et qu'à table prenoit repas,
Ce petit Chien l'heure entendant
A ce disner ne failloit pas.
Le Feure ne se pouuoit taire,
Mais disoit au Chien rudement,
Content ne suis de ce mistere,
Tu me destruis entierement.
Car tu dors pareſſeusement
Quand ie besongne à mon ouurage,
Mais au disner soudainement
Tu viens menger à mon dommage.
Tout ainsi aux champs & aux villes
Les vns seruent au bien commun,
Les autres y sont inutiles
Sans y faire proufit aucun.
O la grand' faute! quand quelqu'vn
Veult tant l'oysiueté ensuyure,
Sans rien faire en temps opportun,
Qu'il veult du labeur d'autruy viure.



Perdre pour gaigner.



Pour ſauuer la choſe plus chere,
Il nous faut la moindre quitter,
De peur qu'on ne paye l'enchere.
On recule pour mieux ſauter.

Du Veneur & du Castor.
Fable XCVI.

LEs genitoires du Castor
Seruent à faire medecine,
Pource est il à cry & à cor
Chassé, pour en auoir saisine:
Mais quand il congnoit sa ruïne
Ses genitoires va trencher.
Rien n'est que le salut tant cher.

Quand du danger se voit si pres,
Pour les genitoires qu'il ha,
Aux dents les trenche tout expres
Et aux Veneurs les iette la:
Lesquelz considerans cela
Les prennent, & laissent la chasse.
Bien fait qui son salut pourchasse.

Pour euiter plus grand dommage,
Aucunesfois perdre conuient:
Le peril fait l'homme estre sage
Dont il eschape & en reuient.
Le bon Chrestien aussi paruient
Au ciel, quittant les biens du monde.
En tel salut tout bien abonde.



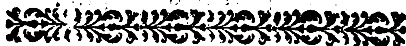
Ne receuoir en gré les dons des mauuais.



Si on te presente aucun don,
Pense s'il est mauuais ou bon:
Considere le personnage,
Et le vouloir de son courage.

De Iupiter & du Serpent. Fable XCVII.

IVpiter feit celebrer vn conuiue
Auquel chacun des hautains Dieux arriue,
Et pour parfaire & agrandir la feste,
De chacun genre il y vint vne beste,
Auec presens & dons tresprecieux,
Pour presenter au souuerain des cieux.
Chacun s'efforce à faire son offrande
A Iupiter, soit petite ou soit grande,
Entre lesquelz le Serpent s'appareille
De luy offrir vne rose vermeille:
Mais Iupiter à plein la refusa,
Et le donneur & le don desprisa,
Disant tout haut : I'ay pris pour aggreables
Des autres tous les presens honorables:
Mais du Serpent, qui est la beste seule
Pleine de dol, qui m'apporte en sa gueule
Le sien present, pource qu'il est mauuais,
Le don offert ie ne prendray iamais:
Car des mauuais on ne doit receuoir
Present ou don, il y peult bien auoir
Deception, fraude, dol & malice.
Tel don n'est point souuentesfois sans vice.
Par ce propos congnoissons clerement,
Que le present fait indiscrettement
D'vn cœur pecheur, ou tout vice est conceu,
N'est voluntiers du seigneur Dieu receu.



Ne nourrir les enfans trop delicatement.

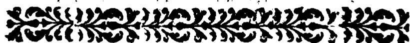


Le pere qui trop l'enfant flate,
Nourriture trop delicate,
Liberté, & sote doctrine,
Sont cause que l'enfant mal fine.

Du Singe & de ſes enfans.
Fable XCVIII.

VN Singe auoit deux petis ieunes Singes,
Dont l'vn aymoit d'vne amour ſote & (fole,
Fort tendremẽt l'enuelopoit en linges,
Le nourriſſoit giſant en couche mole,
Touſiours le baiſe, amignote, & acole.
L'autre il hayoit, & n'en tenoit point conte,
Ains le chaſſant, de le voir auoit honte:
Mais ceſtuy là qu'il aymoit ſi tresfort,
Par trop aymer qui la raiſon ſurmonte,
Tant l'eſtraingnit qu'en fin le mit à mort.

Tout ainſi font les parens imprudens,
Qui ayment trop leurs enfans ſans meſure:
Par tel amour tombent en accidens,
Perdent l'eſprit, & gaſtent leur nature:
Car leur baillant trop douce nourriture,
Et les tenir trop chers & trop aymez,
Tombent en mal, dont ilz ſont diffamez,
La vie eſt fole, & la fin eſt mauuaiſe,
Mais telz parens doiuent eſtre blaſmez,
Quand telle fin procede de telle aiſe.



Prouiſion de ſaiſon.



La prouiſion de ſaiſon,
Soit bonne ou ſoit mauuaiſe annee,
Quand elle eſt par droit ordonnee,
Elle fait riche la maiſon.

Des Formis & de la Cigale, ou Grillon. Fable XCIX.

Vne grand' troupe de Formis
Ensemble en vn creux s'estoint mis,
Et auoient durant tout l'esté
Amassé grande quantité
De bled, qu'ilz auoient peu trouuer
Pour se nourrir durant l'hyuer,
Lequel venu, vne Cigale
De qui la cure principale
Est de chanter l'esté durant,
Laquelle estoit faim endurant,
Vint aux Formis, & leur pria
Luy donner si peu qu'il y ha
De leur bled, ce qu'ilz refuserent,
Et par rigueur luy demanderent
Qu'elle auoit fait l'esté passé,
Sans auoir son pain amassé.
Dit la Cigale, ie chantoye,
Et par les bleds ie m'esbatoye.
Lors dirent les Formis ainsi,
Il faut que l'endures aussi,
Puis qu'ainsi est que tu as tant
Chanté l'esté en t'esbatant,
Il te faut en hyuer dancer,
Ainsi te faut recompenser.
Qui ne pouruoit en temps & heure,
En grand' necessité demeure.



De fuyr les femmes.



Qui se veult mettre en mariage
Il faut chercher la femme sage,
De la fole ne tenir conte,
Qui ne fait que dommage & honte.

D'vn homme & de ses deux femmes. Fable C.

AV beau Printéps que tout est en vigueur,
Vn hõme plein de ieunesse & grãd cœur
D'aage moyen, deux femmes espousa,
Et leur complaire en tout se disposa.
L'vne estoit vieille, & l'autre ieune assez,
Et il auoit trente cinq ans passez,
Cheueux auoit grisons & demy blancs,
A la vieillesse assez bien ressemblans:
Parquoy la vieille aymant son amytié,
De ses cheueux luy osta la moytié,
C'est a sauoir ceux de noire teinture,
Pour mieux sembler à la vieille nature.
Les cheueux noirs perdit entierement.
La ieune femme aussi semblablement,
Les cheueux blancs luy osta par cautelle,
A celle fin qu'il ressemblast à elle.
De ses cheueux noir ne blanc ne se sauue,
Et par ainsi l'homme demoura chauue,
Non sans opprobre & laide moquerie,
Qui luy tourna à grande facherie.
Les hommes vieux se doiuét donc distraire
D'amour de femme, ainsi à eux contraire:
Les ieunes gens qui en veulent iouyr,
N'en doiuent tant approcher que fuyr.
Bref, cestuy là qui veult viure en honneur,
Ne doit de femme en faire son seigneur.



La vie d'Esope extraite de Volaterran, & autres autheurs : par Antoine du Moulin Masconnois.



ESOPE fut du païs de Phrygie, & estoit de serue cōdition, & naturellement laid & difforme de corps : mais Nature en recompēse de telle difformité luy donna vn don singulier, cest quil fut fin, caut, & plaisant en paroles. Or aduint vn iour quil fut enuoyé aux champs pour labourer : & estāt accusé de la part des autres seruiteurs d'auoir mē-gé des Figues, lesquelles on gar-

doit

Esope quil apportast vn basin pour lauer les pieds, ce quil feit, car il l'apporta sans point d'eaue, par ce qu'on n'auoit nommé que le basin seulemēt. On luy commāda aussi quil apprestast le banquet des meilleures viandes quil pourroit : Pour laquelle chose faire, il acheta des langues, disant que elles estoient bonnes, & les louoit, & exaltoit en racontant beaucoup de biens dicelles. Derechef on luy commanda quil apprestast vn banquet des plus mauuaises viandes quil pourroit, pourquoy faire il apresta semblablement des langues : & declaroit les maux & meschancetez prouenantes par icelles. Il fut interrogué, pourquoy cest que quād on va tuer vne brebis,

elle ne dit mot, & le Porc gron-
gne : à quoy il respondit, par ce
que la Brebis estant acoustumee
qu'on luy tire le laict,& qu'on la
tõde,ne craint point le fer. Apres
ces choses Xanthus alla voir les
Sieux, & estant au theatre des Sa-
miens,il veit vn Aigle portãt en
lair vn anneau, leql elle auoit ar-
raché de la main du Preteur : de
laquelle chose s'esmerueillans les
Samiens, il leur dit, que son ser-
uiteur Esope pourroit facilemẽt
dire quelle chose estoit signifiee
par ce miracle:& soudain fut ap-
pellé Esope, lequel auant toutes
choses,en recõpense de linterpre-
tation du prodige, requist estre
en liberté & frãc. Laquelle liber-
té luy estãt ottroyee & accordee
à la requeste des Samiens,il accõ-
plit

plit sa prediction & diuination: car il auoit au parauant dit à son maistre, quil seroit deliuré quelque iour maugré luy. Quant au prodige de lanneau il dit, que dens peu de iours il y auroit vn Roy d'estrange païs, lequel leur osteroit leur liberté. Ce qui ne tarda gueres, car il aduint quilz receurent incontinent lettres de Cresus roy de Lydie, par lesquelles leur demãdoit argent, laquelle chose les Samiens ne vouluręt accorder, suyuans le conseil d'Esope. Et auãt toutes choses, apres ce, le Roy demãda Esope, & Esope dit aux Samiens ceste fable: Les Loups ont denõcé la guerre aux Lieures: les Lieures requierent les chiens à leur ayde. Les Loups accordent & font paix,

ſouz telle condition, q̃ les chiens leur, ſeront donnez en garde: quoy fait, apres ilz courent ſur les Lieures. Et en fin Eſope ſen alla vers Creſus, bien que les Samiens nen fuſſent conſentans. Et illec eſtāt paruenu fut receu honorablement, & luy feit on pluſieurs beaux dons. Et auec ce il impetra liberté aux Samiens, en recompenſe dequoy il dedia ſes Fables audit Creſus. Et eſtāt retourné à la grand' ioye & conſolation des Samiens, peu de iours apres il ſen alla en Babylone, vers Lycurgus Roy des Roys, auquel il apprint le moyen de pouuoir entēdre & interpreter les Enigmes & ſentences obſcures: & certes en ce temps là ceux d'Orient eſtoient en ce treſſauans, à cauſe

dequoy

dequoy imposoient tailles & tributs à ceux qui ne sauoient entẽdre iceux enigmes. Esope estãt vn iour accusé enuers le Roy, & ce par le moyen dun hõme nõmé Enus, lequel ledit Esope auoit pris en adoption, fut cõtraint de se cacher long tẽps en vn sepulchre. En ces entrefaites, Nectenabo roy d'Egypte, enuoya vn Enigme à Lycurgus, qui estoit tel, cest, quil vouloit edifier vne tour, qui ne toucheroit ciel ny terre. Pour interpreter cest enigme, Esope fut demãdé, lequel sortit hors du sepulchre dõt le Roy eut grand ioye & plaisir, lequel dõna lettres de pardon & grace, au filz adoptif dudit Esope, dõt auons parlé cy dessus. Puis apres le Roy Lycurgus donna la lettre

de Nectenabo à Esope pour la lire: & quãd il l'eut leuë, il entẽdit incõtinent la solution de la question, & se print à rire, & dit au Roy Lycurgus, quil escriuist à Nectenabo, que quand lhyuer seroit passé, il luy enuoyeroit des ouuriers qui luy bastiroient sa tour, & aussi vn hõme qui respõdroit à toutes ses demãdes. Apres ce Lycurgus rẽuoya les Ambassadeurs d'Egypte: & redonna à Esope toute sa premiere administration, & luy rendit Ennus & tout son bien. Or Esope receut benignement Ennus, & ne le cõtrista en rien, mais le traita derechef come son propre filz: & entre autres choses lenhortoit ainsi: Mon filz, ayme Dieu. Sur toutes choses honnore le Roy. Monstre

toy

toy terrible à tes ennemis, à celle fin quilz ne te mesprisent. Sois à tes amys priué, affable & benin, à fin quilz soient enclins à te biẽ vouloir. Reiette toute parole legere. Sois sobre de ta lãgue. Naye honte dapprendre tousiours. Ne dy iamais ton secret à ta femme: car elle cherche tousiours le moyẽ pour estre ta maistresse. Amasse chacũ iour pour le lẽdemain: car il vaut mieux en mourant delaisser à ses ennemys, que estãt en vie auoir besoin de ses amys. Chasse de ta maison le mesdisant: car ce que tu fais & dis, il le rapportera aux autres. Ne te fache point de ce qui taduiendra. Ennuis estãt instruit de toutes ces choses & plusieurs autres par Esope, & ayant le cœur frappé ainsi

que

que dune flesche, tant par la pa-
role d'Esope, q̃ par sa propre con-
science, mourut peu de iours
apres. Esope appella tous les oy-
seleurs, & leur cōmanda de pren-
dre quatre pousins daigles, & les
ayant, les nourrit & leur apprint
de porter en volāt bien haut des
enfans dedens des corbeilles pen-
dues à leur col : & les induisoit à
ceste obeissance, de sorte quilz
volassent ou les garçons vou-
droient aller, ou en lair bien
haut, ou en bas pres terre. Quand
lyuer fut passé, Esope apresta
tout ce qui estoit necessaire pour
vn tel voyage, & print les garçōs
& les aigles, & sen allà en Egy-
pte, estonnant tout le mōde par
vn tel spectacle. Esope estāt arri-
ué, le Roy des Egyptiens dit à ses
amys,